

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

VOYAGE A TRAVERS LES MOTS

INSTRUMENTS A PERCUSSION

Bien que cela nous reporte déjà loin, vous n'avez peut-être pas tout à fait oublié, Mesdemoiselles, que nos derniers entretiens ont eu pour objet les instruments de musique. Je vous ai dit qu'il y en avait trois sortes ; les instruments à cordes, les instruments à vent et les instruments à percussion. Nous avons étudié les deux premiers, et il me reste, pour compléter l'étude, à vous entretenir des *Instruments à percussion*, ceux qu'on frappe pour leur faire produire des sons. Ces instruments s'appellent cloche, castagnettes, tambour, grelot, grosse caisse, tambourin, pavillon chinois, timbale, triangle, timbre, harmonica, cymbales, sistre, etc. Nous commencerons par celui que sa puissance, comme sonorité et comme volume, place naturellement au premier rang.

LA CLOCHE.

Sans parler des Chinois, qui ont connu tant de choses avant nous, même les cloches, on peut dire que la cloche, si elle n'a pas atteint tout d'abord les proportions volumineuses que nous lui voyons aujourd'hui, remonte à la plus haute antiquité. La cloche primitive et minuscule, c'est-à-dire la sonnette, date de très loin, puisque le grand-prêtre, d'après l'Exode, avait des sonnettes au bas de sa robe pour avertir le peuple de son entrée dans le sanctuaire. Chez les Athéniens, les prêtres de Proserpine et de Cybèle se servaient de la cloche dans leurs mystères ;

et, à Rome, les réponses des oracles étaient regues au bruit des cloches, que l'on sonnait en l'honneur de la divinité qui était consultée.

Les cloches, devenues plus considérables par leur son et par leur poids, sont citées souvent dans les auteurs latins ; mais on les voit destinées surtout à annoncer l'ouverture des marchés et des bains publics. C'est beaucoup plus tard que

Les cloches dans les airs de leurs voix argentines
Appelaient à grand bruit les chantres à matines.

La plus ancienne cloche de France est peut-être celle qui est conservée dans la cathédrale de Saint Pol de Léon (Finistère), sous le nom breton de *au Hyr Glass*, ou la Longue Verte, dénomination indiquant sa forme et sa couleur. On attribue à ses sons la vertu de rendre l'ouïe aux sourds et de préserver des maux de tête : elle date du onzième siècle ; elle n'est pas coulée ; elle a la forme d'une pyramide tronquée à angles arrondis. Cette cloche est munie d'une anse en bronze qui indique qu'elle était destinée à être sonnée à la main.

On peut fixer au douzième siècle l'époque où les cloches se répandirent dans toute la France. Alors commencèrent à s'élever sur nos églises, soit au centre de la croix, soit au milieu de la façade, soit à l'un des angles, ces clochers qui donnèrent un aspect nouveau aux temples chrétiens, et devinrent bientôt le type caractéristique de l'Eglise d'Occident.

Le clocher est un doigt qui nous montre le ciel.

La remarque a été faite par l'auteur du *Génie du Christianisme*; ce clocher, dans la plupart de nos églises, donne à nos hameaux et à nos villes un caractère moral que ne pouvaient avoir les cités antiques. Les yeux du voyageur viennent d'abord s'attacher sur cette flèche religieuse dont l'aspect réveille une foule de sentiments et de souvenirs : c'est la pyramide funèbre autour de laquelle dorment les aïeux; c'est le monument de joie où l'airain sacré annonce la vie du fidèle; c'est là que les chrétiens se prosternent au pied des autels, le faible pour prier le Dieu de force, le coupable pour implorer le Dieu de miséricorde, l'innocent pour chanter le Dieu de bonté. Un paysage paraît-il nu, triste, désert, placez-y un clocher champêtre, à l'instant tout va s'animer : les douces idées de pasteur et de troupeau, d'asile pour le voyageur, d'aumône pour le pèlerin, d'hospitalité et de fraternité chrétienne, vont naître de toutes parts.

Etymologies

Les noms latins de la cloche ou plutôt de la clochette, qui rend un bruit clair et argentin, étaient *tintinnabulum* et *tintinnus*, formés de *linnre*, résonner. Nous voyons à l'origine des onomatopées *tinter*, *tintement*, *tintouin*, ainsi que de l'ancien mot *tentir* dont le composé *retentir* nous est resté; mais nous n'apercevons rien qui rappelle la cloche; et, par conséquent, ce n'est pas à la langue latine qu'il faut demander l'origine de notre mot.

Au VIII^e siècle, la cloche se nommait *cloca*, *clocha*; tel est le point de départ. Seulement, on s'est partagé sur la provenance de ce mot : on s'est demandé s'il était allé des langues romanes dans les langues germaniques et celtiques, ou si c'est le contraire qui avait eu lieu. Dans le premier cas, les uns le rattachaient au verbe *clocher*, boîter, à cause du balancement, du mouvement d'oscillation de la cloche; les autres, dans le second, le tiraient du verbe *kloppen*, battre, frapper. Mon goût très prononcé pour les origines imitatives me fait donner la préférence au verbe *clocher* : la cloche mise en branle rappelle très bien la claudication du boiteux.

En italien, la cloche se nomme *campana* : elle doit ce nom à la *Campanie*, soit à cause du perfectionnement introduit dans la fabrication des cloches à Nole, ville de la Campanie, soit parce que, au dire de Plîne, l'airain de Campanie était très renommé. C'est de ce mot *campana*, usité en France au 4^e siècle, que sont venus le *campanile*, petite tour ouverte et légère servant de clocher, la *campanule*, fleur en forme de clochette, et la *campane*, tenture de soie, d'argent filé, etc., ornée de petites cloches de même matière. — C'est ainsi que le latin *campus*, qui a si naturellement engendré le *camp*, les *champs*,

la *campagne*, et les pays de plaine appelés *Champagne* et *Campanie*, se trouve à la racine de plusieurs mots qui n'éveillent d'autre idée que celle de cloche.

Il est curieux de constater ce qu'on ignore de mots et de choses lorsqu'on examine de près un objet et qu'on le prend par le menu; voici, pour en faire foi, les noms des diverses parties dont se compose une cloche : la *patte*, bord inférieur qui est mince; la *panse* ou la *pinde*, partie la plus épaisse contre laquelle frappe le battant; les *saussures*, partie moyenne se rapprochant de la forme cylindrique; la *gorge* ou la *fourniture*, passage entre les saussures et la panse, le point où le métal s'épaissit et où la cloche commence à prendre un diamètre plus fort; le *vase* supérieur, partie supérieure de la cloche à peu près cylindrique, entre les saussures et le *cerveau*; le *cerveau*, calotte supérieure recevant l'anneau auquel le battant est suspendu; les *anses*, bras supérieurs au moyen desquels on suspend la cloche; et enfin, le *battant*, qui est de fer forgé, en forme de poire très allongée terminée par un appendice ou poids, destiné à lui donner de la volée.

On attribue à Paulin, évêque de Nole, l'idée première de se servir de clochettes pour annoncer aux fidèles les heures des offices; mais ce n'est qu'au commencement du septième siècle, sous le pape Sabien, que les cloches furent en usage dans les églises. Avant cette époque, on convoquait les fidèles pour le service divin en frappant sur des planches spéciales appelées *planches sacrées*.

A partir du x^e siècle, époque où les cloches se multiplièrent dans toutes les églises de la chrétienté, on peut dire que l'Italie est la véritable patrie des cloches. Elles y étaient tellement en honneur qu'on les faisait sonner jour et nuit. Le bavardage des cloches (*cicalata di campane*) devint proverbial; l'habitude et le mot se répandirent dans plusieurs de nos provinces; témoin ce dicton : « D'où viens-tu ? — De Troyes. — Qu'y fait-on ? — L'on y sonne. »

C'est de l'emploi des cloches, pour indiquer le moment de célébrer les offices ou de réciter certaines prières, que naquit l'usage de sonner les heures du haut des clochers. Ce fut Charles V qui, vers l'an 1370, régla cette nouvelle application des cloches concurremment avec l'emploi des horloges publiques et monumentales.

Le Tocsin.

Les cloches autrefois n'avaient pas aussi exclusivement qu'aujourd'hui un caractère religieux; tous les *Hôtels-de-Ville* avaient leur cloche, destinée « à sonner le couvre-feu au soir, le point du jour au matin » à célébrer les réjouissances publiques, à convoquer le peuple aux réunions, ou à annoncer la naissance d'un héritier du

trône. La possession du beffroi (1) et de la cloche était intimement liée à la possession des libertés municipales; aussi, lorsque les princes voulaient amoindrir ces libertés, ils privaient les habitants de leurs cloches. Les vainqueurs d'une place forte, lorsqu'ils avaient employé le canon, s'emparaient des cloches, ainsi que de tous les instruments de cuivre et de bronze, et il était rare que les vaincus ne fissent pas de grands sacrifices pour racheter leurs cloches.

En même temps qu'elles ont présidé aux fêtes populaires et aux exercices religieux, les cloches se sont mêlées aux agitations publiques, aux révoltes, à la guerre civile, et souvent elles ont sonné le tocsin, ce tintement pressé et redoublé qui ressemble si bien à des cris d'angoisse et qui jette l'effroi dans les âmes. « Qui de nous a perdu la mémoire de ces hurlements, de ces cris aigus, entrecoupés de silences, durant lesquels on distinguait de rares coups de fusil, quelque voix lamentable et solitaire, et surtout le bourdonnement de la cloche d'alarme ou le son de l'horloge qui frappait lentement l'heure écoulée. » Les cloches des églises ont sonné l'alarme aussi souvent que celles des beffrois : c'est au premier coup de vêpres que commença le massacre des Français à Palerme en 1282, et ce sont les cloches de Saint Germain-l'Auxerrois qui donnèrent le signal du massacre des protestants dans la nuit du 21 août 1572 (2). Le glas funèbre de la cloche est inséparable, dans notre histoire, des *Vêpres siciliennes* et de la *Saint-Barthélemy*.

Ce passage de Henri Estienne nous apprend de quelle façon le mot *tocsin* s'est formé : « On dit sonner le tocsin; mais il vaut mieux écrire *toquesin*; et encore, si en ajoutant un *g*, on écrit *toquesing*, on approchera plus près de l'étymologie : car c'est un mot gascon composé de *toquer*, au lieu de ce que nous disons *toucher* ou *frapper*, et de *sing* (3) qui signifie cloche, et principalement une grosse cloche, comme volontiers en effroi on sonne la plus grosse. »

Les grosses Cloches.

Les cloches en Asie sont en très grand nom-

(1) Exactement, le mot beffroi désigne l'ouvrage de charpente destiné à contenir et à permettre de faire mouvoir des cloches; mais prenant le contenant pour le contenu, on a donné le nom de beffroi aux tours renfermant les cloches de la ville ou de la commune.

(2) Le signal officiel de ce massacre fut donné, sur l'ordre de Catherine de Médicis, non par ces cloches, mais par le tocsin du Palais de Justice et la cloche de l'Hôtel de Ville, sonnait simultanément. Néanmoins, les conjurés prirent aussi pour signal le son de l'Office de Matines, qui se chantait tous les jours, à minuit, à Saint-Germain-l'Auxerrois. (Troche, *La Tour de l'Horloge du Palais de Justice*.)

(3) La cloche tirait ce nom au moyen-âge du latin *signum*, signe, parce qu'elle avait surtout pour office de donner le signal.

bre, surtout en Chine, au Japon, et dans les contrées où s'est répandu le bouddhisme. On cite, comme particulièrement remarquable, celle de Pékin qui pèse 65,000 kilog. et celle de Canton qui a 22 mètres de circonférence à son ouverture. Mais l'Europe n'est pas restée en arrière, et la liste de nos principales cloches, par ordre de grosseur, vous donnera une idée de nos richesses à cet égard :

Anvers	8.000 kilog.
Rome	9.500 —
Malines	10.000 —
Bruges	11.500 —
Cologne	12.500 —
Erfurt	15.000 —
Paris	16.000 —
Sens	17.000 —
Vienne (Autriche)	20.000 —
Londres	21.500 —
Novgorod	31.000 —
Moscou	70.500 —

Ne soyez pas surprises, Mesdemoiselles, de voir la cloche russe damer le pion à ses sœurs en les laissant aussi loin derrière elle : les Moscovites ont la passion des cloches ; celle que je viens de vous citer a un battant de 2,000 kilog. et elle remplit la ville de Moscou tout entière de ses sons graves et puissants. Lorsqu'elle fut placée dans la cathédrale, en 1819, la foule se précipita sur M. Bogdanof, le directeur des travaux, lui baisant les joues, les mains, les genoux, et lui déchirant ses vêtements pour garder les morceaux en témoignage de reconnaissance.

Moscou, au reste, possède une autre cloche bien autrement extraordinaire par son volume ; c'est celle que l'on nomme *la reine des cloches* (*Tzar kolokol*) ; elle resta enfouie plus d'un siècle au milieu du Kremlin dans le fossé profond où elle avait été fondue en 1733 ; c'est seulement en 1836 qu'elle fut suspendue. Elle a 22 mètres de circonférence à sa base, 6 mètres 67 cent. de hauteur, et son poids est de 200,000 kilog. C'est une montagne de métal, objet des pieuses visites de tous les habitants. Elle pèse presque autant à elle seule que les douze autres cloches réunies citées plus haut.

Le poids considérable des cloches me remet en mémoire la légende des cloches de Saint Jacques de Compostelle. Vers la fin du x^e siècle, un vainqueur maure, Almanzor, les aurait fait transporter à Cordoue sur les épaules des prisonniers chrétiens ; et 260 ans plus tard, saint Ferdinand, par représailles, les aurait fait reporter à Saint Jacques de Compostelle sur les épaules des prisonniers musulmans. On s'est étonné que pendant la durée d'une si longue possession, les musulmans n'aient pas fondu ces cloches dont ils ne faisaient rien.

Le nom de *bourdon*, qui éveille en musique l'idée des notes basses, par analogie sans doute

avec le bruit que produit le bourdonnement des abeilles et des bourdons, a été donné aux cloches les plus grosses, à cause de leurs sons graves et un peu confus.

Les Carillons.

Une sonnerie composée de plusieurs cloches accordées à différents tons et dirigées au moyen d'un clavier compose ce que l'on nomme un *carillon*, parce que les cloches, dans les premiers instruments de ce genre, étaient au nombre de quatre et formaient un *quadrille*. L'ancien verbe *quadrillonner* est devenu *carillonner*.

C'est surtout en Hollande, en Belgique et en Flandre qu'il faut chercher les carillons. Le premier établi en Flandre, à la fin du xv^e siècle, est celui d'Alost; les plus célèbres sont ceux de Bruges, qui a coûté trois millions, et qui n'a pas moins de quarante-sept cloches; celui de l'Hôtel-de-Ville d'Amsterdam, qui coûta aussi des sommes énormes; celui d'Anvers, qui, dès 1540, réunissait soixante cloches; celui de Lieven qui en a quarante-cinq; celui de Cambrai qui, composé de dix cloches à l'origine (1558), doit à quatre perfectionnements successifs d'en avoir trente-sept aujourd'hui. En France, nous avions encore le carillon de Saint-Maclou, à Rouen, qui réunissait huit cloches parfaitement accordées ensemble, et qui, au premier coup des grands offices des fêtes solennelles, sonnait dans son entier l'hymne qui devait y être chantée;

celui de Notre-Dame de Reims, composé d'une grosse cloche et de douze petites; celui de Saint-Remi de la même ville, sur lequel le sonneur exécutait des airs en tintant deux cloches, tout en carillonnant avec cinq autres simultanément; celui enfin de la *Samaritaine* à Paris, qui, avant d'être détraqué, eut sa période de gloire. En Angleterre, les principaux carillons sont ceux de la cathédrale d'Exeter, qui se compose de dix grosses cloches, de Sainte-Marguerite à Leicester, de Sainte-Marie à Nottingham, de Saint-Sauveur et de Saint-Léonard à Londres.

Le carillon de Dunkerque, qui a laissé son nom à un air populaire, a dû sa réputation, au xv^e siècle, au talent de son carillonneur: de toutes parts, on accourait pour entendre l'habile manière dont il jouait les airs les plus difficiles sur les cloches.

La plupart des carillons français sont des carillons mécaniques fonctionnant seuls, au moyen de gros cylindres armés de pointes, semblables aux cylindres des boîtes à musique: en roulant sur leurs axes, mus par la force motrice des rouages de l'horloge, ces cylindres soulèvent et laissent tomber de petits marteaux sur les cloches ou les timbres que le choc fait vibrer. Aussi les carillons donnent-ils toujours les mêmes airs tant que le pointage du cylindre n'est pas changé.

CHARLES ROZAN.

(La suite au prochain Numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

DUCIS

Il était de la race de Corneille, race simple, croyante et forte, et quoique placé à un degré bien moindre, son génie tragique n'était pas sans grandeur, et la beauté de son caractère donna plus d'autorité à son talent, en imprimant à sa vie une modeste et véritable dignité.

Jean-François Ducis était né à Versailles, d'une mère française et d'un père savoisien: il se ressentait fortement de cette origine alpestre; « je suis, disait-il, lion par mon père, et berger par ma mère, » et il resta, toute sa vie un homme aux mœurs simples, au cœur droit, exerçant et vénérant les vertus de famille; fidèle à la foi catholique et ne cessant jamais de la pratiquer, sans que

la grande révolution et ses écarts, ni le théâtre et ses grelots, l'aient détourné de la prière et d'une fréquentation habituelle de la religion. Son âme habitait les sommets, et aucune clameur populaire, aucun son de flûte des enchanteurs ne l'en fit descendre. Il écrivait pour lui seul un journal intitulé: *Ma grande affaire*; ce journal renfermait ses examens de conscience, la discussion de ses craintes, de ses scrupules, tout ce qui touchait enfin à la grande affaire de son salut. Vous voyez que cet auteur dramatique ne ressemblait pas à ses confrères, ni aux contemporains de sa vie, ni aux auteurs modernes.

Il avait fait de bonnes études, et pendant assez longtemps il chercha sa voie: il fut secrétaire du maréchal de Belle-Isle puis commis au minis-

tère de la guerre; puis secrétaire du comte de Provence; le besoin d'écrire le tourmentait, et, en 1769, il avait alors trente-six ans, Ducis offrit au théâtre la tragédie d'*Hamlet*, qui fut vivement applaudie. Et pourtant, Ducis ne savait pas l'anglais; il s'était inspiré d'une traduction en prose de Shakespeare, et de la même façon, il traduisit *Roméo et Juliette*, le *Roi Lear*, *Macbeth*, *Jean-sans-Terre*, *Othello*; il imita de même Sophocle et Euripide, et il donna enfin une tragédie, *Abufar*, qui était tout-à-fait de sa création.

Quoique ces pièces ne fussent pas conformes au modèle original, quoiqu'elles n'aient pas reproduit, il s'en faut, la vigueur de pensée de Shakespeare, le coloris de ses tableaux, la grâce et la force de ses caractères, elles obtinrent cependant un brillant succès: elles offraient au public français un art nouveau, des sujets auxquels rien ne ressemblait sur la scène nationale, c'était enfin une révélation, à laquelle le talent extraordinaire de Talma prêta un charme incomparable. Madame de Staël, qui savait pourtant l'anglais, nous a retracé avec émotion le génie de Talma embrasé, en quelque sorte, le talent froid et mélancolique de Ducis. Il serait injuste néanmoins de méconnaître avec quel sentiment Ducis retraçait les mouvements élevés et graves de l'âme humaine; s'il n'a pas su faire parler *Roméo et Juliette*, ni *Hédelmone* (c'est le nom qu'il donne à la *Desdémone d'Othello*), avec quelle noblesse et quelle vérité il interprète les sentiments paternels! Voyez la malédiction prophétique du père d'*Hédelmone*; il la lui adresse lorsqu'elle le quitte pour suivre le noir *Othello*:

Ma cause est maintenant entre le ciel et moi.

(à *Othello*)

Tu m'as trompé, perfide. O ciel! dans ta vengeance
Fais qu'il soit à son tour trompé par l'apparence,
Aux yeux de cet ingrat, qui l'a trop mérité
Prête à la trahison l'air de la vérité,
Et, s'il la peut saisir, l'abusant par un songe
Prête à la vérité tous les traits du mensonge!

Que ces fausses clartés l'entraînent dans l'abîme,
En cherchant la vertu, qu'il commette le crime,
Et qu'alors tout-à-coup lui montrant son flambeau
La vérité l'éclaire au bord de son tombeau!
Et toi qui fus mon sang, fille ingrate et barbare,
Le ciel vengeur m'instruit du sort qu'il te prépare!

Crois-moi, veille sur elle! une épouse si chère
Peut tromper son époux, ayant trompé son père.
Adieu.

Le dialogue entre *Œdipe* et *Antigone* sera toujours touchant et beau, quels que soient les défauts de la pièce dont il fait partie.

ŒDIPÉ.

Va, crois-moi, prends pitié de ton malheureux père,
Ma fille, assez longtemps, j'ai gémé sur la terre,
Vois ces tremblantes mains, vois ce corps épuisé.

ANTIGONE.

Sous le fardeau des ans il n'est point affaîlé.

ŒDIPÉ.

Ah! je n'en sens pas moins leur nombre et ma
[faiblesse.

ANTIGONE.

Les dieux vous donneront la plus longue vieillesse.

ŒDIPÉ.

Ma vie est un supplice, et, pour me secourir,
Il ne me reste plus que l'espoir de mourir.

ANTIGONE.

Vous plaignez-vous des soins et du cœur d'*Antigone*?
Vous al-je abandonné?

ŒDIPÉ.

Ma fille, hélas! pardonne.
Je t'outrageais sans doute. Eh! qui, jusqu'à ce jour,
M'a montré plus que toi de constance et d'amour?
Ton sort me fait frémir.

ANTIGONE.

Mon sort! je le préfère
A l'hymen le plus doux, au trône de mon frère!
Hélas! c'est à mon bras que le vôtre eut recours;
Si mon sexe trop faible a borné mes secours,
Par ma tendresse au moins j'ai calmé vos alarmes,
J'ai soutenu vos pas, j'ai recueilli vos larmes;
Hélas! pour vous nourrir, j'ai souvent mendié
Les refus insultants d'une avaro pitié.
Il semblait que le ciel, adoucissant l'outrage,
Aux malheurs de mon père égalait mon courage.
Seule, au fond des déserts, j'ai marché sans effroi,
Croyant toujours avoir vos vertus près de moi.
Vos ennuis sont les miens, ma douleur est la vôtre.
Nous seuls nous demeurons, consolés l'un par l'autre.
L'univers nous oublie! ah! recevons du moins,
Moi, vos tristes soupirs, et vous mes tendres soins.
Que Thèbe à vos deux fils offre un trône en partage
Vous suivre et vous aimer voilà mon héritage.

ŒDIPÉ.

Dieu! vous avez payé mes tourments, mes travaux
Ma joie en ce moment a passé tous les maux...

Deux êtres infortunés vivant l'un pour l'autre
ne liron jamais sans attendrissement les
paroles d'*Antigone*. Ducis était le poète des sentiments purs et vrais, et dans ce cercle d'horreurs dont les entoure la Tragédie, ils sont comme une gerbe de fleurs sur l'autel des Euménides.

Ducis disait de lui-même: « J'ai dans mon clavicin des jeux de flûte et des coups de tonnerre. Ses jeux de flûte, ses pièces familières: *A mon petit logis*, *A mon petit caveau*, sont charmantes; citons-en une moins connue, mais qui mériterait de l'être.

A MON PETIT RUISSEAU

Ruisseau peu connu dont l'eau coule
Dans un lieu sauvage et couvert,
Oui, comme toi je crains la foule
Comme toi, j'aime le désert.

Le lis frais, l'humble marguerite,
Le rossignol chérit tes bords,
Déjà sous l'ombrage, il médite
Son nid, sa flamme et ses accords.

Quand pourrai-je, aux jours de l'automne,
En suivant le cours de ton eau,
Entendre et le bois qui frissonne,
Et le cri plaintif du vanneau.

Que j'aime cette église antique,
Ces murs que la flamme a couverts,

Et l'oraison mélancolique
Dont la cloche attendrit les airs!

Jadis, chez des Vierges austères,
J'ai vu quelques ruisseaux cloîtrés
Rouler leurs ondes solitaires
Dans des clos à Dieu consacrés.

Leurs flots si purs, avec mystère,
Serpentaient dans ces chastes lieux
Où ces beaux anges de la terre
Foulaient des prés bénis des cieux.

Mon humble ruisseau, par ta fuite,
(Nous vivons, hélas! peu d'instant)
Fais souvent penser ton ermite,
Avec fruit, au fleuve du temps.

Il a écrit en vers faciles son portrait :

De père en fils, Allobroge il était.
Vers ses rochers, poétique héritage,
Un vif instinct, certaine humeur sauvage,
Dans ses chagrins fortement l'appelait.
Souple, mais fier, pour lui ce monde étrange
Ou l'attristait, ou n'offrait rien de beau,
Il se sentait, par un confus mélange,
Doux ou terrible, ou torrent ou ruisseau;
Même lion, dans sa brusque colère,
Il secouait quelquefois sa crinière
Et tout-à-coup redevenait agneau.

Rarement triste et souvent attristé,
Plus d'un malheur exerça son courage;
Sage, il aimait la sage liberté,
Il détestait plus que tout l'esclavage.
Vieux, sa vieillesse eut l'esprit de son âge,
Pour des monts d'or, il n'eût point fait un pas,
Pour lui, détour, ruse, étaient lettre close,
De toute intrigue, il vécut ennemi.
Trop peu de temps, dans la plus douce chose
Il fut heureux : Thomas fut son ami.

Citons encore la fin des vers, *A mon petit Bois* :

Bois pur, où rien ne m'importune
Où des cours et de la fortune
J'ignore la pompe et les fers,
Où je me plais, où je m'égare,
Où d'abord ma muse s'empare
De la liberté des déserts,
Où je vis avec l'innocence
Le sommeil et la douce aisance
Et l'oubli de cet univers;
Où pour moi, ma seule opulence,
Ce que je sens, ce que je pense
Devient du plaisir et des vers.
O le plus charmant bois de France!
Que de douceur dans tes concerts!
Quel entretien dans ton silence!
Quel secret dans ta confidence!
Que de fraîcheur sous tes couverts!

Tout le plaisir délicieux de la solitude respire dans ces vers : *O bienheureuse solitude! seule béatitude!* semble-t-il dire avec saint Bernard. Il vivait seul, en effet; il avait perdu ses parents, si tendrement aimés, ce père auquel il dédiait *Hamlet*, cette mère qui aimait le *Roi Lear*, il avait perdu ses deux femmes, toutes deux chéries, toutes deux pleurées, quoique l'une d'elles méritât

moins que l'autre pleurs et amour; il avait perdu ses deux filles; il se consolait avec Dieu, avec des livres, avec des pensées toujours poétiques sous des cheveux blancs, mais comme il le disait lui-même : *[Le bonheur n'est qu'un malheur plus ou moins consolé]*. Il avait des amis. Thomas était le premier et le plus aimé, Bernardin de Saint-Pierre, connu tard, mais avec lequel il avait des affinités par le goût de la nature, Népomucène Lemercier, qui avait comme lui la veine tragique, le curé de Roquencourt, à qui il adressa une jolie épître, Legouvé, quelques autres encore; il leur écrivait, et c'est dans ces lettres que l'on rencontre la plus fidèle image de la belle âme de Ducis : il écrivait :

« Je suis auprès de mes consolateurs, de vieux
» livres, une belle vue et de douces promenades.
» J'ai soin de mes deux santés, je tâche de les
» faire marcher ensemble et de n'avoir mal, ni à
» l'âme ni au corps... Oui, mon ami, j'ai épousé
» le désert, comme le Doge de Venise épousait la
» mer Adriatique; j'ai jeté mon » anneau dans les
» forêts.

« Je continue auprès de mon feu des lectures
» douces et des heures paisibles qui vont à petits
» pas comme mon poulx et mes affections inno-
» centes et pastorales. Je lis la *Vie des Pères*
» du Désert, j'habite avec saint Pacôme, fonda-
» teur du monastère de Tabenne. En vérité, c'est
» un charme de se transporter sur cette terre des
» anges, on n'en voudrait plus sortir. »

Son logement était une espèce de Thébaïde où pourtant pénétraient ses amis. Le buste de Corneille, celui de Shakespeare ornaient son cabinet de travail; ou y voyait encore un crucifix et un tableau mystérieux retourné contre le mur. Ce tableau lui rappelait la plus grande affliction de sa vie (la mort de sa première femme); ses amis qui avaient son secret, n'y portaient jamais les yeux. C'est dans ce lieu qu'il écrivait et méditait; c'est là qu'il recevait ses amis, le peintre David, Bitaubé, le vieux Lebrun, l'aimable Andrieux, le malheureux Marie-Joseph Chénier, Collin d'Harleville et Bernardin de Saint-Pierre. Cette société distinguée et charmante le consolait des tribulations qui ne lui furent pas épargnées dans son second mariage; il écrivait à Bernardin de Saint-Pierre ces mots qui révèlent son caractère et les ennuis domestiques, si amers parfois, qu'il rencontra durant la fin de sa carrière :

« Il m'est impossible de m'occuper d'affaires;
» elles me répugnent, j'en ai l'horreur. Le mot
» de devoir me fait frémir. Enfin, il y a dans mon
» âme, naturellement douce, quelque chose d'in-
» dompté qui brise avec fureur les chaînes misé-
» rables de nos institutions humaines. Je sais
» bien que ma femme ne peut concevoir mon
» refus (de la place de Sénateur); mais elle est
» femme; la richesse, les titres, les honneurs,
» son intérêt personnel, tout cela agit sur elle, et
» je ne m'étonne pas... Vous voyez, mon cher

« ami, que c'est dans moi-même, au fond de moi-même, que je dois chercher le bonheur. »

Ce bonheur, il l'avait trouvé dans la femme objet de son premier choix et dans ses parents dont il ne pouvait parler sans émotion.

Il écrivait en parlant de son père :

« Il n'y a pas de jour que je ne pense à lui, et quand je ne suis pas trop mécontent de moi-même, il m'arrive quelquefois de lui dire : *Es-tu content, mon père ?* et il me semble alors qu'un signe de sa tête vénérable me réponde et me serve de prix. »

« Je mourrais avec regret, écrivait-il à Talma, si la mort m'enlevait avant d'avoir rendu à la mémoire de mon père le témoignage de ma tendresse et de ma reconnaissance. » Sa mère occupait la même place dans ses affections, il en parle de façon à remuer le cœur. Cette grande âme, si fidèle aux affections de la famille, était bien propre à l'amitié, Thomas, Bernardin, Andrieux trouvèrent en Ducis le plus constant et le plus sincère des amis. Les vertus de Ducis ajoutaient à la renommée de ses talents, et en 1815, le général de Bulow, qui commandait à Versailles, lui écrivait (les ennemis de la France se piquaient alors de courtoisie). « Si j'avais été instruit plus tôt de votre séjour à Versailles, j'aurais donné les ordres nécessaires pour écarter de vous les désagréments et les peines que la guerre entraîne trop avec elle. Je m'empres-serai de faire tout ce qui dépendra de moi pour vous prouver l'estime que nous faisons de vos talents et le respect que nous avons pour vos vertus. Si le monde littéraire connaît les uns, les honnêtes gens chérissent les autres, soyez en sûr, Monsieur, et votre noble caractère vous a fait encore plus d'amis que vos ouvrages ne vous ont acquis d'admirateurs. »

Ducis mourut à Versailles, le 22 mai 1816 et fut enterré, comme l'avait ordonné son testament, « très simplement, à peu de frais, dans le cimetière de ma paroisse, le plus près possible de ma chrétienne et tendre mère. »

Ducis avait succédé, à l'Académie française, à Voltaire. On sait que c'est pour lui qu'Andrieux avait écrit ce vers si connu :

L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère.

appréciation juste de l'homme et du poète.

M. B.

DILEXIT

PAR MADAME LA BARONNE MARTINEAU DES CHESNEZ

Ce volume, que nous n'avons pu finir sans attendrissement, est un des meilleurs romans qui aient paru depuis plusieurs années; il parle à l'âme, ce qu'on ne peut dire de beaucoup de livres modernes, même les bons et les pieux,

tant la bonté, la tendresse sont étouffées en France par les idées modernes, le besoin de jouir et de posséder.

Ces idées-là sont bien loin du modeste héros de ce petit volume : *Dilexit, il a aimé*, toute son histoire est enfermée dans ce mot : *Dilexit*. Marcien est un pauvre domestique, qu'on n'a pas beaucoup aimé, dont on n'a pas deviné la valeur morale, mais qui, sans s'inquiéter du retour, a aimé profondément ses maîtres et les enfants de ses maîtres, devenus orphelins et pauvres. Il accomplit pour eux des prodiges de dévouement : il les nourrit, les élève, les maintient autant qu'il le peut, dans le rang où ils sont nés et, finalement, à force d'énergie, il parvient à leur faire restituer une fortune immense. Ces deux enfants, Richard et Annie, le chérissent, l'apprécient, mais combien faible est leur affection à côté de l'amour absolu de ce pauvre serviteur ! Ils le quittent, ils voyagent, ils lui font une petite rente, sans se demander si elle suffira aux besoins de la vieillesse et de la maladie, et lorsqu'ils reviennent, beaux, grands, brillants, leur ami est moribond; il meurt en les aimant, heureux d'aimer : l'amour le plus pur, le plus désintéressé, a été l'aliment de sa vie : jamais il n'a paru s'apercevoir de l'oubli, de l'ingratitude de ceux qu'il a tant chéris; jamais un reproche, jamais un retour sur lui-même, jamais une comparaison entre la richesse qu'il a rendue à ces enfants et la détresse où ils l'ont laissé : cette âme sublime qui aime en Dieu, est satisfaite de son lot : *Dilexit*. A elle, peuvent s'appliquer les belles paroles de l'imitation : « Il n'y a rien au ciel de plus doux que l'amour; rien de plus fort, de plus élevé, de plus agréable, de plus rempli, ni de meilleur, parce que l'amour est né de Dieu et qu'il ne peut trouver de repos qu'en Dieu. »

Lisez ce petit livre, chères lectrices, il vous donnera une de ces salutaires émotions qu'on paierait cher dans certains moments arides de la vie; il élève vers Dieu et il fait aimer (1).

M. B.

LE ROMAN D'UN MÉDECIN DE CAMPAGNE

PAR M. MARYAN

Nous signalons à l'attention de nos lectrices un joli roman, dû à une plume connue et aimée, qui nous semble en voie de progrès continuels. Elle raconte l'histoire d'un brave médecin de village, laborieux, courageux, intelligent, qui s'est attaché de toutes les forces de son cœur à une jeune fille très distinguée et très pauvre. Il la voit malheureuse, isolée, et il lui offre sa main : elle accepte : mais de cruelles déceptions

(1) Librairie Blériot, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. — Prix, 2 fr. franco.

les attendent tous deux : elle ne peut s'accoutumer à cette vie humble, solitaire, sans plaisirs et sans éclat, et son mari ne peut s'accoutumer à la voir languir et souffrir. Nous ne vous dirons pas le dénouement ; mais si vous lisez ce joli livre, vous en admirerez le style gracieux et vous en suivrez avec intérêt les péripéties (1).

M. B.

RÉCITS DE LA VIE RÉELLE

PAR JULES GIRARDIN

Nous recommandons aux écoliers qui vont en

(1) Un volume, chez Bray et Réteaux, rue Bonaparte, 82, Paris. — Prix, 2 fr.

vacances ce gentil volume, composé d'histoires, simples peut-être, un peu terre-à-terre, mais racontées avec un entrain spirituel et une élégante facilité. Les héros de ces récits sont presque toujours des enfants, des collégiens, dont les défauts et les qualités amènent un petit drame. Cela est *vécu*, comme on dit en langage moderne, et j'ajoute que ces pages sont en même temps très honnêtes et très morales. Nous les signalons aux mères de famille, souvent embarrassées lorsqu'il s'agit de choisir un livre pour un Maurice ou un André (1).

M. B.

(1) Librairie Hachette. — Prix, 1 fr. 50.

FAUSTINE

(SUITE)

XII

SEULS.

Fausta ne reparut plus, et lorsque Faustine, convalescente enfin, commença à reprendre la vie ordinaire, son mari, par des soins redoublés, constants, ingénieux, s'efforça de combler le vide et de faire oublier l'enfant tant aimée jadis, qu'il avait sournoisement chassée de cette maison qui avait dû être la sienne un jour. La faiblesse, la langueur d'esprit où se trouvait Faustine l'aida à réussir dans cette entreprise. La maladie avait ébranlé cette constitution vigoureuse, et les ressorts de l'âme même semblaient tout allanguis : elle se laissait vivre, elle goûtait le plaisir de la convalescence, ce plaisir doux et voilé comme un soleil d'automne, sans rien demander de plus : un beau jour, une lente promenade sous les grands arbres, la conversation et la présence de son mari lui suffisaient ; elle ne parlait pas de Fausta, et l'on se gardait bien d'évoquer ce nom à ses oreilles. Pensait-elle à l'enfant fugitive, à ce pauvre être qui l'avait rattachée à la vie, et qu'elle avait tant aimée ?... peut-être. Cependant, les insinuations de Conrad et ses thèses sur les influences de race avaient produit leur effet sur son esprit : elles avaient dépoétisé Fausta, et, vu les dispositions habituelles de Faustine, qui perdait son auréole perdait ses droits à l'amour. Pourtant, un jour, elle se souvint : pour la première fois, elle avait pu aller jusqu'à la forêt, belle encore sous les frissons du vent d'octobre, et mêlant aux feuillages encore verts

l'or et la pourpre des teintes automnales ; les buissons se couvraient de baies de corail, et les oiseaux voletaient du sorbier tout couvert de fruits au buisson où jadis l'églantine avait fleuri : Conrad donnait le bras à sa femme, elle le dirigea vers un coin ombragé qu'elle aimait beaucoup, et où, jadis, elle avait fait bâtir le rustique abri destiné aux jeux de Fausta. Il existait encore, mais il avait déjà l'aspect des demeures abandonnées : les araignées filaient leurs toiles devant la petite fenêtre, les feuilles mortes obstruaient le sentier, les jouets de l'enfant gisaient dans le gazon, mouillés par la rosée et les pluies, et, détail plus triste, le petit écureuil que l'enfant élevait était mort de faim, oublié dans sa logette. Faustine soupira profondément, et dit : — Quelle désolation ! elle animait tout ici., et ce pauvre animal !... — Venez, ma chérie, ne restez pas ici... les souvenirs de cette petite malheureuse vous font du mal. Venez, retournons... je puis supporter bien des choses, mais non votre tristesse...

Le charme de la voix aimée agit comme de coutume, et le mélancolique souvenir de Fausta s'effaça comme une aquarelle touchée par un acide. Tout le passé s'effaçait ainsi, et Faustine se livra de plus en plus à la fascination que son mari exerçait sur elle : la faiblesse de sa santé, sa vie sédentaire et isolée la livraient tout entière à l'influence de Conrad. Elle ne voyait, n'entendait que lui ; le monde extérieur ne lui parvenait que par sa voix et par son intelligence, lorsque, confinée chez elle, couchée sur sa chaise longue, il lui lisait, sans jamais se fati-

guer, les journaux, les revues, les livres nouveaux. Elle n'avait gardé de sa vie et de ses occupations d'autrefois que la direction de sa fortune : Conrad n'y entendait rien, Conrad ne s'en souciait pas !

Comment se fit-il pourtant, qu'après trois années encore passées dans ce tête-à-tête, la fortune de Faustine se vit donnée, par un acte en bonne forme, un acte *entre-vifs*, à Conrad Wallays ? Par quelles habiles insinuations, par quelle mystérieuse sorcellerie, par quel enchantement de la voix et du regard s'était-il fait adjuger tant de biens, tout en laissant sa femme persuadée qu'il n'y attachait pas d'importance et que le bonheur de vivre à ses côtés suffisait à ses désirs ? Personne ne l'a su : Conrad n'a pas révélé ses machinations et Faustine n'a pas raconté quel pouvoir magnétique s'était étendu sur elle : elle était dans le cas des âmes trop aimantes, aimant en dehors de Dieu, et abandonnées sans restriction à l'idole qui, pour elles, remplace toute religion et tout amour.

Elle avait signé ces dispositions avec joie : tout acte de dévouement, tout sacrifice alimente la flamme de l'amour. Elle se reposait en paix, elle croyait avoir conquis et assuré l'avenir, car elle avait donné à cet homme pauvre, seul, sans amis, obligé de demander sa vie à un pénible labeur, elle lui avait donné la liberté, la tendresse, la fortune, tous les biens que l'on peut envier : le pauvre maître d'école serait possesseur de ce château dont ses yeux regardaient peut-être avec crainte les hautes tours ; il avait les plus aimables loisirs, les jours les plus calmes, tout ce qu'il pouvait désirer, il le possédait, elle ne demandait, en retour de ses dons, qu'un peu d'affection, et elle ne l'obtiendrait pas ! Ah ! quatre ans d'une union heureuse la rassuraient contre cette crainte, et lorsqu'au dedans d'elle-même, une voix importune lui rappelait son âge et sa laideur, sa pauvre âme, devenue confiante, rappelait tant de traits d'attachement et de délicate tendresse... pourquoi donc Conrad changerait-il, alors que l'habitude, les souvenirs d'un commun bonheur avaient scellé leur lien et enlacé leurs cœurs par la chaîne indestructible des souvenirs ?...

Conrad était parvenu à son but, tous ses efforts, toute sa volonté avaient tendu vers la possession de ces richesses : pour y arriver, il avait contraint ses goûts, réformé ses habitudes ; il avait joué une comédie de tendresse et de désintéressement ; il avait feint d'aimer cette femme dont il se riait intérieurement ; il avait feint le mépris de l'argent, l'unique chose qu'il aimât ; il avait chassé de la maison une enfant innocente, et il avait opposé un front d'airain aux demandes et aux inquiétudes de Faustine ; pendant quatre ans, il n'avait pas cessé de se vaincre et de triompher de ses inclinations les plus invétérées ; il n'avait pas quitté ce château, il n'avait

pas quitté le côté de cette pauvre femme qui ne pouvait se passer de lui ; il avait joué au poète, à l'homme aimant, insouciant et ne voulant de la terre que les sentiments les plus éthérés, à la fin, sa primitive nature se révoltait, et ses instincts, peu délicats, peu vaporeux, encore moins poétiques, nageaient à la surface. Il avait de la race germanique (il croyait aux hérédités du sang), le besoin de l'excitation du cerveau produite par la bouteille ; il ne détestait pas la bière blonde, il estimait le vin du Rhin, couleur d'ambre, il aimait extrêmement les crus français, et même la fée aux yeux verts ne le laissait pas insensible ; la cave du château, formée par M. Malfroy, était abondante en richesses, et peu à peu, goutte à goutte, Conrad se laissa aller à des inclinations naturelles. Au dîner, au souper, il but un peu davantage, il se prit à faire un grog le soir et à faire précéder le repas d'un verre ou de plusieurs verres d'une liqueur excitante ; bref, il se risqua sur une pente qu'on ne descend que trop vite et au bas de laquelle est une abîme de misère et de dégradation.

Faustine fut extrêmement indulgente pour les premiers écarts, elle se payait de beaucoup d'illusions, elle se rappelait volontiers les grands hommes qui n'avaient pas méprisé le vin, les poètes qui avaient trouvé des inspirations au fond de la coupe, les orateurs qui mouillaient leurs lèvres d'une liqueur généreuse avant que de monter à la tribune, et aussi longtemps que Conrad sut demeurer dans les bornes, aussi longtemps, il trouva sa femme indulgente et bonne. Conrad pensait connaître à fond le caractère de Faustine, il la croyait (elle l'était en effet) avide d'affection, et faible jusqu'aux dernières limites, pour ceux qu'elle aimait et dont elle se croyait aimée ; il n'avait pas entrevu la fierté, l'humeur indépendante et sauvage qui se cachaient au fond de cette âme ; il n'avait pas prévu que, devant une offense ou un outrage, elle aurait déchiré son cœur plutôt que de céder. Et convaincu que sa puissance sur elle était à l'abri de toute atteinte, il se laissa aller à des passions qu'on n'épuise pas en les rassasiant.

Il est inutile (puisque nous ne faisons pas ici un récit *naturaliste*) de descendre avec Conrad tous les degrés par lesquels il arriva enfin au désordre absolu de la vie, à l'oblitération des facultés, au complet oubli de sa dignité et de ses propres intérêts. Faustine le vit d'abord avec stupeur, puis, avec horreur... quoi ! c'était là cet être chéri !

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé !

Cet homme chancelant, titubant, qu'un valet de chambre ramenait chez lui et couchait, cet homme aux propos grossiers, cet homme qui allait au cabaret avec les marchands de chevaux et les paysans, cet homme qui buvait en secret dans sa chambre, cet homme que sa présence ne pouvait

contenir, qui lui jetait de mauvais regards lorsqu'elle le suppliait de se modérer, cet homme était ce même Conrad, tant aimé, aimé avec tant de confiance et un si absolu dévouement ! Comment, l'idéal était-il tombé dans la boue ? Comment, en si peu de temps, en moins d'une année, cette cruelle métamorphose s'est-elle accomplie ? Si Faustine avait interrogé le passé de son mari, elle y aurait trouvé la réponse à sa question : ces défauts existaient, déguisés ; ils reparaissaient avec une nouvelle violence, sûr, qu'il se croyait, de l'impunité.

Faustine aima longtemps et excusa comme on le fait, lorsqu'on aime, mais peu à peu, devant des scènes journalières, le mépris se glissa dans son cœur et y tua l'affection. On le sait, l'affection ne résiste guère, en pareil cas, lorsqu'elle n'est pas appuyée sur le devoir et sur Dieu... Celle de Faustine succomba, et bientôt, elle n'eut plus de ménagements pour l'époux dégradé, qui la délaissait et l'outrageait. Les discussions, disons mieux, les disputes se succédèrent...

Elle l'attendait un soir, l'heure du repas était sonnée depuis longtemps, et Faustine éprouvait cette impatience nerveuse qui accompagne l'attente et qu'augmentent les déceptions. Ce n'était pas la première fois que Conrad la faisait attendre, depuis qu'il avait pris l'habitude de passer de longues heures au *Tourne-bride* du village, avec les passants, les maquignons, les officiers de cavalerie en remonte qui y venaient pour leurs affaires ; seulement, ce jour-là la séance se prolongeait plus que de coutume. Huit heures, neuf heures sonnèrent à la tour du château, puis la demie avant dix heures.

« Servirai-je Madame ? dit le domestique qui venait alimenter le feu.

— C'est inutile, répondit Faustine. Desservez, au contraire ; je vais me coucher. »

Elle monta dans sa chambre, elle congédia sa femme de chambre qui l'attendait, et s'assit près de la cheminée. Elle resta ainsi, pensive, pendant bien longtemps, et sous le calme extérieur, une colère violente s'agitait dans son âme... jamais il n'avait à ce point manqué aux convenances, aux égards qu'il lui devait, jamais il ne l'avait offensée devant ses domestiques, qui, sans doute, à l'office, riaient des tristesses de Madame et comparaient la longue lune de miel à la lune de fiel et d'absinthe qui luisait maintenant. Sa colère intérieure montait comme les flots, et arriva à son paroxysme lorsqu'elle distingua, dans la longue galerie qui menait à la chambre conjugale, un pas lourd et hésitant. Il entra... Oh ! comme le désordre, le péché, le mal intérieur de l'âme avaient tracé leurs stigmates sur ce visage, dans ces yeux fatigués et rougis, dans cette attitude vile qu'il s'efforçait de rendre ferme.

« Je suis en retard, balbutia-t-il, mais une

fois n'est pas coutume : j'ai rencontré le major des lanciers, et je...

— Eh qu'importe ce qui vous a retenu ! s'écria Faustine avec un emportement qu'elle ne pouvait dominer ; ce qui importe à mes yeux, ce sont vos détestables habitudes, qui vous ramènent chez moi, à cette heure, et dans l'état où vous êtes !

— Vous n'êtes pas aimable ! dit-il en s'efforçant de rire. Autrefois, vous trouviez bien tout ce que je faisais,

— Autrefois ! dit-elle, vous osez maintenant parler d'autrefois !

— Pourquoi pas ! ne sommes-nous pas toujours les mêmes, mari et femme ! je suis un peu moins assidu à vos genoux, voilà tout... je me distrais un peu, je bois un peu, votre cher Alfred de Musset en fait bien d'autres !.. vous comprenez ? ce rôle d'amoroso devenait fatigant à la fin...

Il débitait ces paroles d'une voix pâteuse et lourde, qui achevait d'agiter tous les nerfs de Faustine ; elle lui saisit le bras et dit :

— Vous devez vous corriger ! Je ne puis pas endurer plus longtemps la vie qui m'est faite !

— La poule ne doit pas chanter devant le coq : je suis maître ici, et je vous le ferai bien voir !

— Vous me le ferez voir ! misérable ! mendiant rassasié à ma table ! serpent réchauffé à mon feu ! »

L'emportement de Faustine excita chez son mari une véritable fureur.

« Ah ! je suis un misérable ! et vous, qu'êtes-vous ! une vieille folle que j'ai trop ménagée ! Taisez-vous, ou !.. »

— Je ne me tairai pas, vous me faites trop souffrir !

— C'est comme ça !

Un soufflet retentit... Faustine se recula. Conrad lui-même semblait atterré. Sous l'injure, elle avait repris son sang-froid, et une résolution inexorable se lisait sur ses traits :

« Tout est fini entre nous, dit-elle, rien ne me rapprochera jamais de vous. Je vous ennuie, je pense que vous vous déplaidez ici, eh bien ! séparons-nous à jamais. Par notre contrat de mariage, je vous ai assigné une rente de 42,000 fr. Je vous en donnerai trente, mais vous partirez demain... demain... je ne vous reverrai plus.

Conrad était dégrisé, comme s'il eût reçu le soufflet au lieu de l'avoir donné ; il calcula rapidement la somme de plaisir que représentaient trente mille francs par an, il songea que ces trente mille francs n'annulaient pas la donation entre-vifs, et il dit d'un ton résolu :

« Quand on ne peut plus s'entendre, il vaut mieux se quitter. J'accepte et je partirai demain... »

XIII

LE VEUWAGE.

Faustine avait brisé d'une main résolue ce lien qui, pendant plusieurs années, lui avait été mille fois plus cher que la vie même : elle s'était penchée sur l'abîme et elle avait entrevu l'âme à laquelle elle s'était abandonnée avec une si aveugle confiance : elle avait vu l'égoïsme, les calculs avides, les caresses intéressées, les vices grossiers, et elle n'avait eu qu'un seul désir, celui d'éloigner à jamais d'elle l'homme qui l'avait trompée. Elle avait payé son départ, et ce départ s'était effectué.

Elle resta seule, et dans les premières semaines, elle fut comme l'esclave dont les chaînes sont tombées, elle n'éprouvait rien qu'un sentiment de sauvage indépendance, qui suffisait à son bonheur : elle était donc libre ! elle était seule ! elle ne devait plus s'inquiéter des démarches d'un autre, épier son retour, craindre son entrée, craindre les commentaires des valets ! elle n'aurait plus les mauvaises paroles, la désillusion moqueuse jetée sur le passé... tout était fini, tout était éclairci, tout avait disparu, le passé et ses charmes, le présent et ses amères douleurs, elle était de nouveau seule, mais libre ! en possession d'elle-même ! On ne sait par quel miracle d'équilibre, sa santé se rétablit, son esprit ferme et net reprit ses assises, il semblait qu'elle se réveillait d'un mauvais songe, et redevenait elle-même, la fière Faustine Malfroy.

Elle remit en ordre sa maison, elle reprit ses lectures, ses occupations d'autrefois, elle changea ses domestiques, et elle parut oublier que, pendant six ans, elle avait vécu sous le joug du mariage et que ce joug, elle l'avait baisé et adoré. Elle se reprit à écrire son Journal, qu'elle avait abandonné pendant les heures mauvaises de son union : les pages du cher et silencieux confident de sa vie passée eussent été souillées par le récit de ces scènes cruelles et triviales à la fois, qui avaient abouti à la rupture, qu'elle nommait maintenant une délivrance. Elle écrivait :

« Mon pauvre père avait bien raison, lorsqu'il me disait à sa dernière heure :

« Ne te marie pas ! »

N'eût-il pas mieux valu demeurer dans ma solitude, que de goûter ces joies enivrantes, auxquelles a succédé un si amer dégoût et qui ont abouti à un isolement définitif, éternel ? J'ai été heureuse, je me suis crue aimée... hélas ! ce qui a suivi l'acte entre-vifs m'a vite enlevé ma croyance...

« Je crois que pour le mariage, il faut moins de sensibilité et plus de savoir-faire que je n'en avais. Je ne puis pas dire comme Valentine de Milan : plus ne m'est rien, rien ne m'est plus !

tout m'est, tout me frappe, m'afflige, me cons-terne, et je n'ai pas le talent, si nécessaire ! de voiler mes impressions. Elles éclatent, et celui qui m'offense se trouve offensé à son tour. Peut-être, plus prudente, plus calme, aurais-je pu éviter la grande catastrophe... mais non ! quelle prudence, quel calme auraient résisté aux découvertes que j'ai faites et qui ont frappé mortellement dans mon âme l'amour, la confiance, bonheur !

« Que n'ai-je pas lu dans cette âme que je croyais unie à la mienne par un nœud indestructible ! quelle cupidité ! quel froid égoïsme ! que de dissimulation ! quels vices odieux et que de trahisons envers moi, qui m'étais fiée si aveuglément à sa foi ! Dans l'ivresse, j'ai vu au fond de ce cœur corrompu et endurci, et j'aurais peut-être supporté, pardonné le dernier outrage, si je n'avais acquis cette triste science... je ne regrette pas ce que j'ai fait, ni même ce que j'ai appris.

« Je reprends ma vie d'autrefois, quoique mes forces d'autrefois ne soient pas revenues. Je me promène beaucoup dans le parc, je ne hante plus la forêt, je lis, je dessine, je m'occupe des soins de ma fortune, un peu négligés... Cette fortune, qui s'est accrue depuis la mort de mon père, à qui donc ira-t-elle ? Fausta, Conrad en ont été tour à tour les destinataires... L'enfant a fui, l'époux a démerité... que faire de cet argent qui m'a donné si peu de joie... à qui le laisser ?... Je réfléchirai...

« J'écris ceci à ma table de jadis, sous le portrait du prieur... il me regarde comme autrefois de ses yeux scrutateurs et doux... Conrad n'aimait pas ce portrait... il avait raison... C'est le seul rival qu'il ait eu...

« Un souvenir est encore un rival...

Oh ! que tout cela est loin de moi ! que les peines de ma jeunesse se perdent dans le lointain, et que ces nobles chagrins ont été remplacés par des peines affreuses et inavouables, mortelles à la dignité, à l'affection, à tout ce qui est cher et précieux au cœur...

« J'ai passé quelque temps sans écrire ; je me sens souffrante, je me sens vieillir. Voilà une année que je vis de nouveau seule... je ne saurais regretter le parti que j'ai pris, ni la liberté que je me suis assurée à prix d'argent, pourtant, cet isolement éternel me pèse. Pourquoi ne possédé-je pas les biens communs à tous, des frères, des sœurs, une famille ? Pourquoi, lorsque je me mariai, n'ai-je pas pu rencontrer un homme droit, une nature aimante ? Pourquoi n'ai-je pas d'enfant ?.. Toutes les peines de ma jeunesse reviennent, accrues par une fatale expérience de la vie... Je pense souvent à Fausta... Où est-elle ? dans quel abîme de misère, de corruption peut-être, est-elle descendue ? Je n'oserais la reprendre, et pourtant je sens dans mon âme un

immense compassion pour l'oiseau voyageur qui a bu dans ma coupe et dormi sous mon toit. Je m'informerai bien d'elle, mais j'éprouve une invincible répugnance à mêler la justice et la police dans mes affaires personnelles. Et comment faire autrement ?

» Le souvenir de Fausta me poursuit... je rêve d'elle, le jour, je la vois devant moi, comme une apparition, et il semble qu'elle m'appelle ; c'est comme une hallucination. Où est-elle ? dans quelle partie de l'Europe ? Avec quelle horde de jongleurs, de danseurs, de marchands d'orviétan ? A quels dangers n'est-elle pas exposée ? O ma pauvre enfant ! ma pauvre belle, pourquoi m'as-tu fuie, moi qui t'aimais ! Tu étais jalouse, mais jamais, sache-le bien, tu n'as été éloignée de mon cœur. Toujours je t'ai aimée, j'arrangeais ton avenir, et lui-même... il paraissait t'aimer, mais sans doute j'ai été trompée en cela comme en toute chose. Il savait si bien feindre, et, pauvre dupe, j'avais en lui une foi si absolue !...

» Voilà près de deux ans qu'il s'est éloigné ; jamais il n'a donné de ses nouvelles ; je sais qu'il vit parce qu'il touche ses rentes... et jadis, nous ne nous quittions pas ! Quelle chose étrange d'avoir versé le plus intime de son cœur et de ses sentiments dans le cœur d'un autre, de lui avoir tout dit, craintes, doutes, faiblesses, de l'avoir adoré à genoux... et puis, de penser à lui sans émotion, avec une indifférence voisine de la haine... Les chrétiens qui croient en leur Dieu, beauté immortelle, amour céleste, sont bien heureux ! Ne croit pas qui veut. Je n'avais pas de foi, et la conversation de Conrad n'était pas faite pour m'en donner. Au nom de la science, il ne croyait à rien... Hélas ! il n'aimait rien.

» 24 décembre. — Il n'est plus !... Conrad n'est plus ! J'ai reçu hier un télégramme qui m'était adressé par un hôtelier de Paris ; je le transcris ici :

« M. Conrad Waillys, mort subitement cette nuit. Trouvé son adresse dans son portefeuille. Attends ordres pour funérailles. »

» Ses funérailles ! quoi ! cette vie active, débordante est finie ! subitement arrêtée !... J'ai eu des

larmes pour lui, qui m'en a tant fait répandre. S'il avait voulu !

» Tout est fini, tout est réglé. Je suis en correspondance avec cet hôtelier, personne ne peut me remplacer pour ces tristes soins, je suis seule. J'ai demandé des funérailles convenables, une concession et une pierre tombale dans le cimetière, et j'ai fait informer quelques arrière-cousins de Conrad qu'ils pouvaient se partager ses dépouilles... j'ai appris avec douleur que cette mort subite avait eu pour cause des excès... malheureux Conrad : nous pouvions être si heureux ! et le voilà disparu à toujours ! et il ne me laisse qu'un souvenir humiliant et déchirant.

» Dans mes nuits sans sommeil, je suis poursuivie par le regret de n'avoir pas su mieux souffrir. Si, plus patiente, plus endurante, je ne l'avais pas chassé de ma maison, il vivrait... peut-être se serait-il corrigé... Ces pensées sont insupportables ! Oh ! quel besoin de pardon et de paix je ressens dans ma misérable âme ! qui me les apportera ? Nul n'a le pouvoir de guérir une plaie aussi profonde...

« Je me déplaçais à La Sermoys, ces murs, ces jardins, ces arbres ne me rappellent qu'ennuis, chagrins, espoirs trompés, bonheurs illusoires ; je veux les quitter, je retournerai à Liège, dans la maison où mon père et ma mère sont morts. Je veux régler nos affaires... je sens que la mort me presse... depuis cette nouvelle du 24 décembre, je suis malade, je n'attends plus de longs jours ici-bas. Tant mieux ! bientôt ce jour sombre sera fini, et l'éternel silence, l'éternel repos auront commencé.

« Je quitte demain La Sermoys pour aller trouver le lieu de ma naissance et de mon dernier repos. Adieu ! maison que j'ai tant aimée ! adieu ! beaux ombrages ! adieu, ce parc et cette forêt où Fausta a joué, où elle s'est sentie heureuse, où Conrad m'a dit de douces paroles, où j'ai eu tant de foi et de tendresse ! Adieu, souvenirs de ma vie... je ne vous retrouverai plus... jamais je ne reverrai la Sermoys... adieu encore.

M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

SUR LA PISTE

(SUITE ET FIN)

Et plus la voix se faisait entendre, plus elle en retrouvait dans sa mémoire l'accent jadis familier...

Une manœuvre habile à travers les cartons,

les ballots et les comptoirs la mit bientôt en face de l'acheteuse.

Deux cris d'étonnement partirent à la fois ;

« Mademoiselle Joubert !

— Madame d'Espagne!

— Quelle heureuse rencontre! comment êtes-vous ici? Quelle charmante surprise! que faites-vous donc au Puy?

— J'y demeure depuis quelques semaines sans avoir eu le temps de vous en faire part; mais je n'y aurais pas manqué au premier jour: je me souviens trop de votre accueil parfait lors de notre exil dans votre petite ville où nous tenons à ne pas nous laisser oublier! Ah! la vie des fonctionnaires et de leurs femmes, quelle torture incessante! C'est le mouvement perpétuel, le brisement chaque jour répété des meilleures relations, des plus chaudes amitiés! Quand donc mon mari prendra-t-il enfin sa retraite?

Mais M. d'Espagne était jeune encore; et, quoi qu'elle en dit, sa femme appréciait trop les avantages d'une position qui rapportait honneurs et profits, pour en désirer l'abandon.

« Nous parlerons à loisir de toutes ces choses, ajouta-t-elle, car je suis trop heureuse de vous retrouver pour que vous m'échappiez facilement. »

Elle donna encore quelques ordres aux commis empressés et se tournant de nouveau vers mademoiselle Joubert:

« Vous m'excuserez, n'est-ce pas? c'est urgent. Le vicomte de Matignac amène à sa famille une jeune Grecque à millions qu'il vient d'épouser; c'est demain la fête de bien-venue et j'ai pensé qu'il serait de bon goût d'y arborer une toilette locale; il faut bien faire un peu de popularité. Que pensez-vous de ces dentelles? »

Le soir même, en dépit de leurs protestations, la tante et le neveu étaient installés chez madame d'Espagne, et le lendemain ils l'accompagnaient au bal dont les préparatifs faisaient rumeur depuis quelques jours.

Mademoiselle Joubert, cependant, se sentait encore la tête endolorie et quelques frissons lui parcouraient l'épiderme; mais elle s'était dit:

« Après tout, il n'est pas sûr que Jenny nous plaise... et que nous lui plaisions... Multiplier les bonnes chances de Gontran, chercher, voir, étudier, comparer, c'est mon devoir, il me semble. »

Ce devoir était simplifié ce soir-là, car il ne se trouvait à la fête qu'un petit nombre de jeunes filles. Fidèle à son système d'élimination, mademoiselle Joubert, renseignée par son ancienne amie, eut bientôt fait le vide autour du seul objectif qui lui parût digne de Gontran: la fille de la maison. Et quand elle l'eût isolée ainsi de toutes compétitions inférieures, elle put l'admirer à son aise sans comparaisons ni distractions.

Et vraiment Marie de Matignac justifiait cet enthousiasme.

Elle n'était ni perchée sur ces talons-échasses qui sont à la fois une disgrâce et un danger, ni comprimée comme une momie par ces bande-

lettes invisibles qui, collant les vêtements au corps, en accentuent les formes avec indécence et enlèvent à ses mouvements toute souplesse et toute liberté. Un couturier en vogue eût tonné devant ce mépris des dernières lois promulguées; mais un artiste, un poète eussent applaudi à cette fière indépendance de la grâce et du goût. Avec ses cheveux châtain sans fleurs ni pompons, avec sa robe blanche aux plis moëlleux dont les lignes sculpturales n'étaient gâtées par aucun plissé, par aucun bouillon, par aucun froufrou, mademoiselle de Matignac semblait l'idéal. La réalité, autour d'elle, portait de fausses boucles et ne pouvait pas s'asseoir.

Elle était là bien dans son cadre cette jeune patricienne aux yeux profonds; le vieil hôtel, imprégné de grands souvenirs avait vu naître, vivre et mourir les nombreuses générations dont elle résumait les vertus; les portraits d'aïeux la suivaient d'un œil fixe comme si une protection fût descendue de leurs cadres pour flotter autour d'elle; et ses valets grisonnants étaient les petits-fils de ceux qui servaient autrefois ses ancêtres. Sur cet imposant repoussoir du passé, le présent faisait un cortège sympathique à la descendante des preux: instinctivement les jeunes hommes baissaient le regard en lui parlant et ses compagnes mêlaient, à leur insu peut-être, un sérieux respect aux affectueuses familiarités qu'elle provoquait elle-même.

Evidemment un grand cœur et un grand caractère pouvaient seuls placer si haut cet enfant dans l'opinion publique.

« Gontran subit le charme, pensait mademoiselle Joubert; tantôt rêveur et languoureux, tantôt scintillant et enjoué, il me semble troublé comme je ne l'ai jamais vu... après tout, si cette jeune fille est moins riche que Jenny, je la sais de plus ancienne race... et puis Jenny apprend de sa famille à gaspiller l'argent et mademoiselle de Matignac fait preuve d'une simplicité rassurante pour un mari... Il faudra voir... il faudra voir. »

Les échos de la fête devaient se prolonger le lendemain au château de Matignac, non loin du Puy. Les invités de la veille s'y retrouvèrent, et si l'hôtel avec ses riches lambris, la foule avec son attitude respectueuse avaient paru un cadre de choix pour la beauté de Marie, ce vieux château plus imposant que luxueux, flanqué de tours carrées, ces arbres plusieurs fois séculaires du parc entrelaçant leurs ramures en arches majestueuses, cet horizon sévère et cette silencieuse nature s'harmonisaient merveilleusement avec le sourire calme de la jeune fille, son regard pénétrant et sa simplicité pleine de grandeur. Elle était partout chez elle et bien partout comme si, recevant une partie de sa grâce des lieux qu'elle habitait, elle leur eût communiqué aussi quelque chose d'elle-même.

Le nouveau marié faisait les honneurs de cette terre seigneuriale à sa jeune femme; le vieux comte de Matignac parlait chasse et combats avec ses contemporains; la comtesse s'occupait activement du bien-être de chacun, et sa fille Marie réservait ses plus délicates attentions pour les invités que leur âge, l'humilité relative de leur position ou leurs disgrâces personnelles reléguaient un peu à l'écart.

Mademoiselle Joubert lui sembla mériter une attention spéciale en sa qualité d'étrangère, qui l'isolait naturellement. La voyageuse, d'ailleurs, en dépit de son courage, n'avait pas recouvré ses forces et les ravages de la maladie demeuraient assez empreints sur son visage, pour que la jeune fille s'en aperçût. Elle l'entourait donc de soins empressés, d'ingénieuses prévenances, et la tante Eglantine s'y méprenant, pensait :

« Gontran lui plaît, évidemment ! cela ne m'étonne pas... il est digne d'elle comme elle me paraît digne de lui... Ah ! ma foi, si Jenny paraît trop tard à l'horizon, tant pis pour elle après tout ! »

Un déjeuner prolongé fatigua visiblement la vieille demoiselle que Marie de Matignac emmena dans sa chambre pour l'y faire reposer.

Mademoiselle Joubert y passa une heure délicieuse, attirée de plus en plus par cette nature supérieure qui se révélait sans voiles dans l'intimité du tête à tête.

« Oh ! songeait-elle, Jenny avec ses talents masculins, sa brillante éducation à la mode supporterait-elle la comparaison ?... Je commence à le croire, la Providence ne m'a pas conduite ici sans des intentions particulières... »

Quand la tante charmée se trouvant un peu mieux voulut rendre sa suave compagne à ses devoirs d'hospitalité générale, le salon était vide; en revanche, la salle de billard retentissait du bruit des queues sur les billes accompagnant les éclats de rire; et du fumoir s'échappait un nuage empesté contractant les sourcils du vieux comte, ami de l'ancienne étiquette.

Les femmes et quelques jeunes gens, pour lesquels le billard était sans charmes et le tabac sans attraits, s'éparpillaient au dehors; les uns se vouaient au jeu de croquet, les autres escadaient à cheval un sommet voisin, d'autres encore visitaient les écuries, car le vicomte faisait courir, elles renfermaient des trotteurs célèbres et des sujets connus.

Aucune de ces distractions fatigantes ne se trouvant à la portée d'Eglantine, mademoiselle de Matignac lui proposa une promenade en bateau.

Un limpide cours d'eau traversait le parc et s'y attardant par mille gracieux méandres, il le quittait ensuite comme à regret pour baigner à leur tour d'ombreux vallons et de fraîches oasis.

Une nacelle amarrée au rivage se balançait au clapotis de ses ondes courtes.

Mademoiselle de Matignac appela un jardinier, capitaine sans équipage du fragile esquif.

Ce marin d'eau douce qui s'éloignait n'entendit pas et disparut.

« Je vais le poursuivre et l'amener bon gré mal gré, dit la jeune fille, à moins que vous ne teniez pas... »

— Oh ! pas le moins du monde... l'eau m'a toujours fait une affreuse peur et...

— En ce cas, ma tante, interrompit Gontran qui surgissait à propos comme un personnage de comédie, je ne me proposerai pas comme nautonier. »

Mais mademoiselle Joubert se ravisant pensait en style dramatique : « C'est le ciel qui l'envoie... merci, mon Dieu ! »

« C'est-à-dire, rectifia-t-elle, j'ai peur de l'eau quand... quand elle est trouble ou quand il tonne et surtout quand le batelier m'est inconnu, mais avec toi, mon cher Neptune, je me sens brave comme Amphitrite, car tu as fourni tes preuves nautiques ! Vous jugerez de son talent à manier la rame et l'aviron, Mademoiselle. »

Marie hésitait un peu...

« Je ne sais pourquoi, reprit avec astuce la courageuse tante, mais cette rivière m'appelle, m'attire, me fascine irrésistiblement !... heureux les glaieuls qu'elle arrose, les cailloux qu'elle polit, les poissons qui l'habitent ! »

La jeune fille était vaincue. Elle offrit son aide à mademoiselle Joubert pour l'embarquement et toutes deux s'installèrent pendant que Gontran démarrait.

Il manœuvrait sans efforts et se jouait des difficultés comme un habitué des eaux... c'était la force et la grâce à la fois ! et la plus coquette préméditation ne l'eût pas mieux présenté. Ah ! si sa pauvre mère eût pu le voir alors !...

Mais à sa place, une autre tendresse l'enveloppait... et la tante Joubert en extase se disait :

« Il est irrésistible ce garçon ! et quand il le voudra il pourra dire comme César : « Veni, vidi, vici ! » C'est Euphrasie qui m'a appris cela. »

Le batelet rasait l'eau comme une hirondelle et filait rapidement ; déjà même il quittait le parc et s'avancait à travers les flaques d'ombre et de lumière dessinées sur les petites vagues par les coteaux voisins et par leurs échancrures. Les aulnes, les saules, les frênes marquaient le cours de la rivière mêlés aux essences forestières qui cherchent la fraîcheur; les plantes aquatiques tressaient à leurs pieds une guirlande fleurie et sur un sable d'or des essaims de petits poissons projetaient leurs silhouettes agiles et mouvementées.

Gontran, appuyé sur l'aviron souvent inactif, laissait, par instants, la barque suivre le fil de l'eau; son regard humide et souriant se perdait

dans l'étendue ; il rêvait sans doute... à quoi rêvait Gontran ?...

Marie, la tête penchée, semblait écouter elle-même le chant mystérieux d'intimes pensées... à quoi pensait Marie ?...

Mademoiselle Joubert ne rêvait point et ne pensait pas davantage : Elle jouissait, elle rayonnait !...

Le son d'une cloche traversa ces diverses impressions comme une dissonance :

« C'est le premier coup du souper, fit la jeune fille ; il est temps de rentrer. »

Rentrer ! Et pourquoi faire grand Dieu ? pensait la tante Eglantine ; pour manger ? horreur ! comme si l'amour se nourrissait de pain !

Pauvre tante Eglantine ! elle allait vite en besogne, n'est-ce pas ? et prenait facilement son désir pour la réalité.

La barque remontait le courant moins vite qu'elle ne l'avait descendu ; il semblait qu'elle se prêtât aux vues secrètes de mademoiselle Joubert en prolongeant cette heure charmante. La cloche du château sonna une seconde fois sans que les promeneurs eussent gagné le parc. Le soleil disparaissait derrière les arêtes rocheuses encore empourprées de son dernier adieu ; la blanche lune montait à l'horizon et la rivière avait de mystérieux frissons tout pleins de poésie.

Gontran se plongeait de plus en plus dans son rêve et contemplait furtivement Marie.

Marie penchait le front davantage et regardait en elle-même.

Cependant les premiers arbres du parc étendaient leurs ombres traversées de rayons blancs sur ces muettes rêveries ; la façade massive du château s'illuminait brillamment dans un lointain de moins en moins vague... encore quelques instants et le charme serait rompu, l'occasion s'envolerait...

Eglantine eut une inspiration bien banale, bien vulgaire... que voulez-vous... la poésie ne s'éveille pas sur commande, à l'heure juste où on l'évoque.

« Quel parc princier ! s'écria-t-elle faite de mieux ; quelle demeure seigneuriale ! Ah ! ce n'est pas sans regret que vous allez quitter tout cela, Mademoiselle ! »

Elle faisait allusion au mariage toujours imminent pour les riches héritières.

Marie tressaillit.

« Comment pouvez-vous savoir !... fit-elle avec étonnement

Eglantine eut un frisson et pensa :

Mon Dieu ! serait-elle fiancée comme mademoiselle Bessebarre ?...

« Comment savez-vous cela ? reprit la jeune fille ; en dehors de ma famille tout le monde l'ignore. »

Eglantine fort embarrassée pour répondre eût donné beaucoup au contraire pour oser ques-

tionner. Elle choisit un moyen terme et fit un geste évusif.

« Ah ! je devine, reprit la jeune fille : mon secret est si près de n'en être plus un que ma mère l'aura confié à madame d'Espagne... de confiance en confiance, il vous appartient en ce moment. Je ne le regrette pas, Mademoiselle. »

Ce prétendu secret qu'Eglantine avait si peu de peine à garder lui oppressait pourtant la poitrine d'une étrange manière...

« N'est-ce pas que j'ai bien choisi mon maître ? continuait Marie. »

Un rayon de lune glissant sur la rivière montra la physionomie de son interlocutrice étrangement dédaigneuse.

« Vous êtes jeune, protestait la vieille fille, vous êtes adorable, vous pouviez avec profit vous presser un peu moins et... bien mieux choisir.

— Quelle audace ont les femmes ! pensait Gontran qui, tout en manœuvrant, saisissait au vol des lambeaux de l'entretien ; ma tante s'immisce vraiment là dans des choses bien délicates ! »

Et, tout en se disant cela, Gontran éprouvait au cœur une angoisse qu'il ne s'expliqua jamais.

Choisir mieux ! répétait Marie en regardant son interlocutrice avec une surprise mêlée de peur comme si elle se fût attendue à lui voir commettre quelque monstrueuse insanité. Choisir mieux que Jésus !...

C'était donc là ce secret si bien gardé. Mademoiselle de Maignac entraînait en religion.

Elle avait attendu pour le faire qu'une autre sœur fût donnée à son frère, qu'une autre fille la remplaçât auprès de ses vieux parents, que la souche antique enfin pût espérer revivre dans un entourage de jeunes rejetons. Et maintenant qu'une orgueilleuse joie rayonnait au front du chef de famille, maintenant que le vide laissé par elle se comblerait, maintenant que les pleurs causés par son départ seraient essuyés par d'affectueuses mains, elle se rayait elle-même du tableau de famille et s'enveloppait d'un linceul avant le temps.

Eglantine, pâle et enfiévrée, lui fit toutes les objections banales qui ont cours dans le monde sans qu'elle y accordât d'autre réponse qu'un sourire éloquent.

La nacelle abordait le rivage : des verres de couleurs scintillaient dans les gazons ; des lanternes vénitiennes se balançaient aux ramures ; un harmonieux orchestre préludait sous les fenêtres ouvertes de la grande salle où bruisaient de nombreux convives ; et « l'orgueil de la vie » rayonnait de tous ces fronts, de tous ces regards, de tous ces sourires.

Eglantine ne voulut pas souper. Elle fit atteler et reprit le chemin du Puy.

Une lettre de madame de Moirs l'attendait :

« Chère !

» Quoi ! la souffrance, la maladie, le danger et
» je ne l'ai point deviné ! Mon cœur se brise à
» cette pensée. Mais aussi pourquoi ne pas nous
» suivre en Corse ? La fièvre t'y eût épargnée.

» Tout ce mal est arrivé par ta faute.
» Invitation charmante mais d'une acceptation
» difficile...

— Ai-je insisté à ce point ? se demanda Eglantine qui ne se rappelait pas cette indiscrete pression.

« Tu me fais une si impérieuse obligation d'un
» dédommagement à tes poursuites inutiles que
» je cède à ton ultimatum.

» Je te laisse donc tout juste le temps de rentrer chez toi et je t'y rejoins au plus tôt.

« EUDOXIE. »

P. S. — « Immense effet produit par Jenny en
» Corse ; on ne parle que d'elle de Bonifacio à
» Rogliano ! »

Heureusement la Corse est pauvre ! conclut la tante Joubert ; et il faut à Jenny un époux aussi riche que jeune et beau... un époux enfin absolument comme mon neveu. Je n'en puis maintenant douter ; l'événement est proche ! l'événement est proche !

Pour hâter les préparatifs de cet événement capital, mademoiselle Joubert retourna chez elle ne touchant plus barre en aucun endroit, malgré les protestations de sa santé malmenée ; et, sans s'arrêter aux attendrissements du retour, elle emplit en toute hâte sa maison de plafonneurs, de peintres et de tapisseries qui la transformèrent en un clin d'œil. C'était vraiment dommage, car il y avait harmonie parfaite entre cette vieille fille à la fois romanesque et positive et cette vieille demeure aux antiques souvenirs où l'art et le confort se mêlaient également. Heureusement aucune entreprise ne fut tentée contre les boiseries sculptées, les tapisseries trois fois séculaires, les marronniers de la terrasse et les plates-bandes démodées du jardin à la française. Mais l'appartement destiné à la famille de Moirs prit d'avance l'empreinte de ses futurs habitants.

Un cordon bleu retour de Paris relégua la vieille cuisinière dans un emploi subalterne ; une femme de chambre nouveau style fit retentir les couloirs du froufrou de sa traîne et du martellement de ses talons pointus ; on dispensa le jardinier de son service à table pour l'y remplacer par un valet en habit noir ; et quand Eglantine eut consacré huit jours à cette organisation très compliquée, mis toutes choses sur un pied digne des hôtes attendus, elle put se reposer.

Madame Aubayle, intriguée par ce branle-bas qui mettait la ville en rumeur, blessée par l'absence de son amie qui n'avait pas trouvé le temps d'aller à elle, se tenait dignement sous sa tente, bien résolue à n'en sortir qu'à bon escient. Mais l'ange de ténèbres et l'ange de lumière

qu'elle portait en elle comme chacun de nous contribuèrent également à l'en arracher.

L'un lui soufflait à l'oreille : « que signifie ce remue-ménage ? quels sont ces hôtes attendus ?... quels projets se cachent sous ce mystère qu'un peu d'adresse percerait facilement ?... Après tout, ces blessantes cachotteries justifient l'indiscrétion... Et d'ailleurs ne dominerais-tu pas ce manque d'égards en n'y prenant pas garde, c'est-à-dire en allant à Eglantine comme si elle t'avait devancée... Et puis, si jusqu'alors elle te rebattait les oreilles des supériorités de son neveu, n'as-tu pas une revanche à prendre avec ta petite fille ?... Eblouis-la sans plus tarder : Va voir ton orgueilleuse amie ! »

L'autre murmurait : « Son voyage a duré longtemps ; elle en revient malade encore ; de pressantes occupations se joignent à la souffrance pour la retenir au logis. Elle s'étonne peut-être de ne pas t'y voir accourir ; elle s'en afflige et te soupçonne d'indifférence... Et pourtant vous vous aimez depuis l'enfance comme vos mères se sont aimées... Les années resserrent les liens d'amitié au lieu de les relâcher ; la vieillesse qui creuse des vides chaque jour plus nombreux crée aux survivants le besoin de rapprocher les rangs... Eglantine adoptera Julienne en son cœur comme tu as adopté Gontran, bien que tu veuilles parfois t'en défendre... Va voir ta plus ancienne, ta plus chère amie ! »

Et madame Aubayle suivit ces deux conseils qui n'en faisaient qu'un seul. Julienne l'accompagnait. Sa beauté, selon la classification adoptée par un spirituel auteur, n'était point de celles qui se prouvent mais qui s'éprouvent. On ne l'eût pas distinguée dans une foule, et le premier regard jeté sur elle ne laissait aucune impression ; mais si l'œil retournait vers ce visage au teint mat, il s'y fixait bientôt complaisamment ; si l'oreille écoutait cette voix sympathique, l'oreille caressée lui demandait d'autres paroles ; et l'image de cette enfant se gravait dans les cœurs par ce mystérieux pouvoir nommé charme qu'on tenterait en vain de définir.

Mademoiselle Joubert la trouva bien élevée et l'accueillit de son mieux ; mais dans ses manières perçait une petite pointe de protection qui eût indigné madame Aubayle si elle s'en fût rendu compte.

Gontran, chassé des étages inférieurs par les allées et venues des ouvriers, s'était réfugié d'abord dans son atelier sous le toit. « Le jeune voyageur » y luttait encore seul contre la tourmente ; il était en vérité bien temps de lui envoyer du secours ! mais le pinceau de l'artiste se chargeait en vain de couleurs... l'inspiration ne venait pas encore ; « l'ange gardien » refusait toujours d'apparaître.

Impatienté de l'évoquer inutilement, le peintre voila de nouveau sa toile, jetason pinceau etsortit. D'ailleurs il lui tardait de reprendre possession de ce cher coin perdu, de cette oasis natale pré-

férée par lui à tout le reste du monde. Il fit d'abord des visites et ne trouva personne, pas même madame Aubayle qui, cependant, ne quittait jamais la ville.

En règle avec les convenances, Gontran put alors se livrer à ses goûts et reprendre ses flâneries artistiques, tantôt fouillant un livre qu'il ne lisait pas, tantôt portant sur ses épaules le sac traditionnel qu'il oubliait souvent d'ouvrir... Sans doute il épelait en lui-même de plus intéressantes pages; sans doute il crayonnait en esprit des esquisses d'avenir qui, malgré le vague des contours et l'absence de reliefs, ne manquaient point de charme pour lui.

Un matin, il traversait la ville pour gagner la campagne et longeait une grille enchevêtrée de plantes grimpantes, quand à travers ce rideau fleuri lui parvint un gazouillis charmant. Il ne connaissait point cela et s'arrêta surpris. C'était plus fort et plus moelleux qu'un murmure de source, qu'un chant de brise ou d'oiseaux... sans ressembler à un concert humain pourtant. Gontran prêta l'oreille plus attentivement et distingua bientôt une très simple mélodie, de naïves paroles, tout un chœur enfantin. Rien de nettement parlé ni de vraiment chanté, rien de sifflé ou de gazouillé et cependant c'était tout cela en même temps. Cette étrange symphonie faisait sourire le jeune homme tandis qu'un attendrissement nouveau lui effleurait le cœur. Il écarta les tiges fleuries des capucines et des liserons et plongea un regard curieux au delà.

Un étroit préau le séparait seul d'une maison sans étage dont les fenêtres larges ouvertes éclairaient une vaste salle aux murs blancs égayés par des images coloriées. Au fond, des gradins s'élevaient nombreux, hauts à peine chacun de quelques centimètres; et là s'étageait l'essaim le plus varié qu'on puisse imaginer de blondins et de brunettes au-dessous de sept ans.

« Sœur Marianne est malade; c'est moi qui ferai la classe aujourd'hui, dit une fraîche voix de jeune fille. Vous serez bien sages, n'est-ce pas, mes anges? »

Les anges affirmèrent leurs intentions vertueuses par des oui, oui criés sur tous les tons, des battements de mains mignonnes et des trépignements de petits sabots.

Puis la classe commença remplie par les exercices intelligents que tout le monde connaît. Ces rythmes variés, ces cadences bien observées, ces mouvements pleins de grâce et de mesure, ce chant-gazouillis réglant chaque manœuvre, tout cet ensemble enfin de choses sérieuses dans leur but, puériles en apparence, charmait le jeune homme qui en comprenait le sens touchant, et demeurait immobile, les pieds dans la rue, la tête parmi les fleurs multicolores, oubliant qu'il écoutait aux fenêtres.

« O Sainte Charité, pensait-il, quelles inspirations sublimes sont les tiennes! »

Et il contemplait d'un regard ému ces petits êtres dont les parents gagnaient à ce moment peut-être le pain de la famille à la sueur de leurs fronts... Absorbés dans des tâches impitoyables, éloignés forcément du foyer domestique, ils eussent fatalement abandonné leurs enfants aux pernicieux hasards de la rue, aux fanges du ruisseau, sans la salle d'asile qui leur ouvrait ses portes. Ils avaient mis en hâte un bruyant baiser sur ces jeunes visages au seuil du doux abri et s'étaient éloignés pour tout le jour, tranquilles et fortifiés... Les pères façonnaient le fer rouge à grands coups de marteau sur l'enclume, taillaient le granit résistant, montaient aux échelles de maçonnerie, s'aventuraient sur les toits en pente raide ou versaient leurs sueurs comme une rosée sur la terre souvent ingrate; et pendant que, soldats du travail, ils affrontaient les mille dangers de leurs métiers différents, des lèvres pures chantaient :

Petit Jésus, pour nous travailler nos papas!
Soutenez de vos mains leurs efforts et leurs pas.

Les mères, vouées à des tâches moins périlleuses peut-être, ne se lassaient pas moins dans un labeur continu... pendant que leur aiguille courait parmi l'étoffe, que leur fer chaud séchait l'amidon, que leur battoir frappait le linge au bord de la rivière, pendant que le froid, la chaleur, la fatigue les étreignaient tour à tour en diverses saisons, des mains mignonnes toutes ponctuées de fossettes se joignaient pour la prière :

Bon Jésus, nos mamans sont aux rudes ouvrages;
Pour les récompenser, rendez-nous bons et sages.

Et les pères et les mères qui savaient cela travaillaient d'un cœur léger. Que leur importaient les morsures de l'hiver, les ardeurs de l'été : les enfants trouvaient à l'asile un bon feu quand la bise hurlait, une ombre rafraîchissante pendant les jours caniculaires, une protection maternelle en tout temps.

Bientôt cependant l'attention de Gontran changea d'objet et se porta sur la suppléante de sœur Marianne.

Debout au sommet des gradins, éclairée par en haut comme une apparition, elle dirigeait de la voix, du geste et du sourire ces phalanges enfantines dont le regard ne la quittait pas. Un rayon maternel jaillissant de ce cœur virginal glissait sur les fronts purs où voltigeaient les boucles folles; et il s'établissait entre cette mère adoptive de vingt ans et sa turbulente famille un flux et un reflux de tendresse visibles aux yeux de l'âme.

Elle annonça une suspension dans les exercices et les sabots mignons marquèrent le pas pour descendre la rampe. La suppléante de sœur Marianne s'inclina bien bas, les bras ouverts, et les deux plus jeunes parmi ces tout jeunes s'y blot-

tirent effrayés par la descente. Tandis que leurs bras potelés s'enlaçaient pour faire un collier à leur douce gardienne, de nombreuses petites mains s'accrochaient à sa robe de toile bleue dans les plis flottants de laquelle se cachaient et se montraient des têtes blondes et brunes et ce fut à demi baignée dans ce nuage d'anges rieurs qu'elle aborda le préau :

« Une religieuse future sans doute, pensa le spectateur indiscret en se retirant bien vite. Quel dommage ! elle est vraiment mieux que belle. »

Il gagna la campagne escorté par cette vision et son travail s'en ressentit ; elle y répandait comme une lumière, comme un souffle qui lui donnaient la vie.

Le peintre déjeuna d'une friture chez un meunier qui vendait frauduleusement un vin qui amenait de l'eau à son moulin ; et se trouvant bien là, il s'y établit pour ébaucher l'écluse. Après l'écluse vint le tour des petits meuniers, les cheveux poudrés à blanc et leurs tartines en main... Depuis le matin seulement, l'artiste comprenait bien la poésie de l'enfance ! Puis un grand chien noir se posant de trois quarts parmi le groupe enfariné, tranquille et patient comme un modèle de profession, l'artiste croqua aussi le chien. Il s'aperçut alors que le soleil déclinait à l'horizon et reprit le chemin de la ville.

Des caisses nombreuses encombraient le vestibule de sa maison ; les bruits d'installation, l'agitation des domestiques et plus encore le trouble joyeux de sa tante apprirent au jeune homme l'arrivée des hôtes attendus.

« Elles sont ici ! elles sont ici ! lui criait Eglantine du haut de l'escalier. La mère est à peine changée... un miracle, mon ami ! et la fille !... tu la verras ! ! Mais habille-toi vite pour dîner ; on a déjà sonné le premier coup. »

On sonna de même le second puis un troisième sans que la famille de Moirs parût et l'on commençait à s'inquiéter quand les deux dames sortirent de leur chambre attifées à l'envi ; elles n'avaient omis ni un bijou ni un pompon ; de là ce long retard. Ils étaient si nombreux, si compliqués, leurs pompons et leurs bijoux ! Elles portaient d'ailleurs des toilettes à peu près semblables, et Gontran familiarisé avec la magie des pinceaux s'expliqua facilement la prétendue conservation d'Eudoxie qui savait aussi les manières... sur son visage.

M. de Moirs naviguait avec modestie dans le sillage de sa femme et de sa fille. C'était un chef de famille à la suite.

La tante de Gontran présenta triomphalement son neveu et jouit en son cœur du bon effet qu'il produisait. Pour lui, madame de Moirs se rappela le dernier compte rendu artistique de son journal et le récit comme venant d'elle ; Jenny parla de toutes choses à grand renfort de paradoxes assez bien tournés qui avaient un tort, cependant, celui de ne pas être inédits. M. de Moirs

applaudissait sa femme, applaudissait sa fille, trouvait le dîner bon, les maîtres du logis aimables, les domestiques attentifs, la maison comme il faut, la ville bien bâtie et semblait dans les dispositions les plus favorables pour user de l'hospitalité offerte.

Dès le premier soir, on traça des plans, on arrêta des projets, on dressa des listes d'invitation ; les nobles hôtes d'Eglantine furent mis au courant des ressources locales comme distractions et plaisirs et les deux dames en regagnant leurs chambres purent se promettre une villégiature mouvementée, car cette petite ville, c'était la campagne à leur yeux.

Mademoiselle Joubert dont les forces n'étaient pas rétablies encore s'effrayait bien un peu de ce programme ; mais pour quelque raison que ce fût elle ne l'eût pas changé et s'épanouissait en pleine allégresse... Ne touchait-elle pas au but ardemment poursuivi ?...

Elle avait couru le monde inutilement à la suite de son rêve parmi les obstacles sans cesse renaissants, et ce rêve à son tour la cherchait, la trouvait sous son propre toit et s'y ferait bientôt réalité... Mademoiselle Joubert n'en pouvait douter : Jenny surpassait encore le portrait complaisamment tracé par la bonne Collinet, le type conçu par l'imagination d'Eglantine... elle était digne de comprendre, d'apprécier Gontran et Gontran lui-même avait trahi son admiration toute la soirée par des silences expressifs et des distractions tout-à-fait sentimentales...

Ah ! pauvre tante, comme vous vous trompez ! Le jeune homme connaît à Paris cinq cents exemplaires de ce type banal qui a pour vous l'attrait de la nouveauté. Ces hardiesses et ces timidités, ces enthousiasmes et ces dédains, ces idées et ces sentiments, toutes ces choses apprises et convenues ne lui disaient rien de vrai, rien de réellement sérieux et bon ; il les savait par cœur, et aurait pu vous dire à l'avance où commencerait telle scène, où finirait telle autre.

Non, non, ce n'était pas l'image de Jenny qui flottait dans ses rêves tandis que vous enrichissiez « mon journal » d'un dithyrambe nouveau... mais peut-être en fermant les yeux pour se recueillir, entrevoyait-il un pan de robe bleue dans de petites mains d'enfants...

Le lendemain matin, il sortit de bonne heure et le hasard le fit passer devant la salle d'asile ; le hasard a tant d'à-propos... quelquefois.

Le même gazouillis rythmé s'échappait encore par les fenêtres ouvertes ; le jeune homme écarta les capucines, brusqua un peu les convulsus et regarda... l'apparition de la veille s'était évacuée, à sa place trônait la bonne vieille sœur Marianne qui portait lunettes et parlait du nez !

La famille de Moirs dormait encore, quand il rentra, mais mademoiselle Joubert attendait im-

patiemment son neveu et le gourmanda sur sa sortie matinale. Ne devaient-ils pas régler ensemble certains détails urgents? Cette série de repas, de soirées, d'excursions serait si compliquée! elle avait une telle importance!... Il fallait que le souvenir en demeurât dans le pays.

Le déjeuner de midi, retardé par la toilette de la mère et de la fille, interrompit cette conférence qui fut remplacée par une dissertation sur les usages anglais et sur les modes françaises, Jenny toutefois y déployait une science et une ardeur qui émerveillaient sa tante future. Malheureusement, le neveu de celle-ci jetait une ombre sur son ravissement.

« A-t-il perdu la langue? pensait-elle; il ne souffle mot! Ce serait à croire qu'il ignore même l'existence de Londres et de Paris! Vraiment, il dort! »

Pour le réveiller, elle le chargea impatiemment de plusieurs commissions :

« Tu passeras aussi chez madame Aubayle, ajouta-t-elle : tu y porteras les invitations que j'envoie aux autres par la poste. Et tu insisteras fortement pour qu'on les accepte, fortement, ne l'oublie pas! Catherine est susceptible au point de se blesser de ce que je n'y aille pas moi-même. Elle, qui n'a pas l'habitude des réceptions, ignore combien elles absorbent une maîtresse de maison!.. A propos, tu me diras comment tu trouves sa petite fille... si tu y penses.

« Quelle corvée! » soupira le jeune homme en s'éloignant.

« Madame est au jardin, lui répondit une rustique servante de Catherine; si Monsieur veut que je l'y conduise... »

— C'est inutile » répondit Gontran, qui connaissait la tonnelle où la vieille dame passait souvent les chaudes après-midi.

Il s'en approchait distraitemment quand le son d'une voix jeune et charmante lui fit ralentir le pas. Cette voix lisait en baissant le ton de phrase en phrase : elle s'éteignit bientôt dans un vague murmure et le visiteur n'entendit plus rien.

Il atteignait alors la tonnelle et s'arrêta au seuil :

Dans le fond, sur un fauteuil rustique où sa grasse personne s'étalait à l'aise, madame Aubayle venait de s'endormir. A ses pieds, à demi-couchée sur le gazon, mollement appuyée sur un chien de taille énorme, la lectrice feuilletait son livre en silence.

Au bruit fait par le visiteur, elle se releva d'un bond et Gontran reconnut la jeune fille de la salle d'asile.

C'était Julienne.

Au retour, il ne dit pas à sa tante « comment il la trouvait. » N'y pensait-il point?... la vieille demoiselle oublia de le lui demander.

La petite fille de Catherine fut néanmoins de toutes les fêtes qui suivirent, bien qu'elle de-

mandât parfois grâce à sa grand-mère. Mais la bonne Catherine demeurait inflexible autant qu'infatigable. « Elle avait son idée » sans doute; il semblait que ces fêtes se donnassent pour sa petite fille et qu'elle la considérât comme obligée de s'y rendre.

« Elle est partout la reine, n'est-ce pas? disait souvent à son neveu mademoiselle Joubert, qui n'avait d'yeux que pour Jenny et ne savait plus s'il existait d'autres jeunes filles.

— Partout! répétait avec conviction le jeune homme qui pensait à Julienne et ne voyait qu'elle dans chaque réunion.

— Quel savoir universel! quelles grâces brillantes! quelle distinction, mon neveu!

— Quelle douceur! quelle modestie! quel charme indéfinissable, ma tante!

« Il en est fou, c'est parfait » concluait mentalement la vieille fille.

« Elle l'apprécie... Dieu me protège! » constatait à part lui le jeune homme.

« A quoi bon retarder la demande? » se demandait l'une.

« Pourquoi ne pas me déclarer tout de suite! » se disait l'autre.

Cependant la petite ville était en joyeuse ru-meur et les plaisirs s'y succédaient avec une telle rapidité que les cancans avaient à peine le temps d'éclorre.

Mademoiselle de Moirs étonnait bien un peu, tout le monde avec son éducation « de l'avenir; » mais il y avait tant de bonhomie dans ses allures cavalières, tant de brio dans ses extravagances, elle dominait d'ailleurs les habitudes locales avec une assurance telle qu'on admirait de confiance et que les pastiches pullulaient à ses rayons vainqueurs comme les mauvaises herbes au soleil d'Avril.

Julienne seule restait elle-même. Aussi passait-elle inaperçue, ce qui est le suprême triomphe pour les natures d'élite.

Déjà « la localité » et ses environs n'offraient plus rien de nouveau, aux hôtes d'Eglantine; on en serait bientôt réduit à se répéter.. Madame de Moirs parlait vaguement de départ.

Mademoiselle Joubert tressaillit.

« Il est temps! se dit-elle. Ce soir je parlerai. »

Le soir, la châtelaine de Loché entraîna une bande nombreuse au théâtre où elle impatienta le parterre en parlant haut tout le temps de la représentation. La bande alla souper ensuite chez le maire de la ville, un vieux garçon qui recevait les femmes du grand monde; un bal improvisé suivit le souper, et la pauvre Eglantine, qui n'était pas à la hauteur de ces fatigues, se coucha de bonne heure en murmurant :

« Ce sera pour demain! »

Le lendemain, c'était l'ouverture de la chasse. Les Nemrods du lieu admirèrent fort le costume hybride des étrangères... Mais l'un d'eux ayant

plus tard son chapeau troué par un coup de feu de Jenny eut le mauvais goût de penser :

« Décidément l'aiguille convient mieux aux doigts féminins que le fusil. »

On remit les chevaux aux domestiques et l'on revint aux canots. Désireuse de prendre sa revanche, mademoiselle de Moirs voulut diriger le sien. Mais elle ignorait la dangereuse allure de ces cours d'eau montagnards qui ménagent de perfides surprises. En dépit de son habituel aplomb elle se déconcertait, et comme une monture qui se sent mal tenue, la barque se livrait à d'étranges fantaisies.

« Gare au tourbillon ! » cria quelqu'un du premier canot.

« Gare aux roches pointues ! » avertit le rameur du second.

Mais déjà le troisième, celui de Jenny, se fourvoyait parmi les roches pointues et les tourbillons... une rame échappa brusquement à la main de la canotière, l'autre se brisa contre un écueil... La barque tournoya, tournoya... elle ne contenait que des femmes, et ces femmes ne savaient que crier et gémir, si ce n'est Julienne qui restait calme et priait Dieu.

« Sacrebleu ! tonna de la seconde barque un marin retraits qui se croyait encore à son bord, je n'avais pas remarqué cela : une femme pour capitaine ! Quelle folie ! exposer la vie des autres pour satisfaire un caprice ! »

Il aventura cependant la sienne sans hésiter. Il était temps : une seconde plus tard, la barque se brisait sur les récifs couverts d'écume !..

« Bah ! dit fièrement Jenny un peu pâle néanmoins, est-ce qu'on se noie ? cela ne se voit que dans les romans, »

Cela s'était vu un certain jour d'hiver sous les glaces de la Saône, pourtant, et par sa faute !.. L'avait-elle donc oublié ?..

Eglantine ne put encore « parler » ce jour-là : madame de Moirs et sa fille étaient absorbées par des combinaisons de costumes inédits.

Ces costumes et beaucoup d'autres pavoisèrent le lendemain des breacks, des landeaux, des charrettes anglaises, équipages hétérogènes réquisitionnés par toute la ville.

Au premier village on laissa les chevaux, qui avaient pris une allure folle en partant, souffler un peu.

Les enfants entourèrent les voitures avec des démonstrations bruyantes :

« La comédie ! les comédiens ! criaient-ils alléchés par ces bariolures fantaisistes. »

On visita le petit château de la Chézotte, bijou d'architecture féodale, merveilleusement conservé dans son écrin de chateigneraies ; on s'abattit comme un essaim bavard sous les voûtes du Moutiers Vrun, riche en sculptures antiques auxquelles il ne manque absolument que le cachet religieux ; on admira, du fond de l'abîme le viaduc de fonte lancé sur la vallée avec ses

piles colossales et son tablier retentissant où roulent d'heure en heure les files de wagons qui feront quelque jour un effroyable saut... Et quand on eût diné sur l'herbe, d'une foule de mets qui n'étaient rien moins que champêtres, on regagna les voitures.

Jenny voulut conduire elle-même.

« Laissez-la faire ! dit madame de Moirs. C'est son triomphe ! »

Oui... mais la roche tarpéienne est près du Capitole ! vérité si vraie qu'on abuse de la citation.

Le chemin tournant taillé dans la roche vive avait à droite un mur de granit, à gauche, l'abîme au fond duquel bouillonnait la rivière. De brusques détours, des rampes trop rapides y provoquaient de fréquents accidents ; mais Jenny était si sûre d'elle-même !

Elle dut reconnaître bientôt, cependant, les difficultés de sa tâche ; mais la défiance ne la gagnait pas encore. On descendit la côte avec une effrayante rapidité... Jenny avait oublié d'enrayer. Les chevaux, exaspérés par cette chose roulante qui les poussait, prirent le mors aux dents... Jenny lâcha les rênes, ferma les yeux et sentit que le prochain détour de la route jetterait le panier dans le précipice béant... horrible mort !

Tout à coup, une violente secousse accompagnée de craquements se produisit... les compagnons de Jenny émaillaient le chemin çà et là comme les épaves d'un naufrage ; les uns avec le front saignant et les vêtements déchirés, les autres avec les côtes meurtries ou les membres contusionnés se tâtaient anxieusement... Toutefois aucun accident grave n'était à déplorer et toutes ces vies devaient à Gontran leur conservation inespérée : une seconde d'hésitation de sa part, moins de promptitude dans son élan, moins de vigueur dans son poignet et la voiture, au lieu de verser sur le chemin, s'abîmait dans le gouffre !

Le récit de cet événement ne fit point pâlir Eglantine qui veillait chez elle aux préparatifs d'un grand dîner. Ses yeux rayonnèrent, la rougeur de la fièvre colora de nouveau ses joues... mais c'était une fièvre d'enthousiasme et de bonheur.

Les clairs encouragements d'Eudoxie ne manquaient pas à son amie de pension ce soir-là....

Quand chacun se fut retiré, l'amie de pension rejoignit son neveu dans l'atelier où il s'enfermait mystérieusement ; ses yeux lançaient de joyeuses flammes.

« Je t'ai deviné, je t'ai compris, mon enfant ! débuta-t-elle avec solennité. »

— En effet, ma tante, il m'a semblé que vous lisiez dans mon cœur...

— A livre ouvert, mon ami... et j'en approuve les sentiments.

— O ma bonne, ma chère tante !

— Bien plus, je m'efforçais de les faire naître ; c'était mon vœu le plus ardent... Quand elle sera ta femme, rien ne manquera plus à mon bonheur !

— Oh ! que ce soit le plus vite possible alors !

— Le terrain est prêt, mon ami, je n'ai pas eu de peine à le sonder. Encore quelques heures, et son propre aveu et le consentement de ses parents...

— De... ses parents ?.. »

Gontran se leva tout pâle ; une terrible lumière commençait à l'éclairer.

« Monsieur et madame de Moirs seront fiers de te nommer leur fils, reprit la vieille fille ; quant à Jenny...

— Mais ce n'est pas elle que j'aime ! interrompit Gontran avec un cri douloureux ; ce n'est pas elle que je veux épouser... Jamais ! jamais ! jamais !

Ce fut à Mademoiselle Joubert de pâlir :

— Et qui donc ? bégaya-t-elle d'une voix sifflante.

Gontran courut à son cheval ; d'un geste rapide il découvrit le tableau commencé... « la place de l'ange gardien » n'était plus en blanc : l'image suave de Julienne éclairait « le jeune voyageur » de son regard céleste.

— La voilà ! dit le jeune homme d'une voix vibrante.

— Elle ?... dans son ombre, dans son silence, dans sa médiocrité ?... jamais ! jamais ! jamais !

De quel air affronter, le lendemain, Eudoxie qui attendait sans doute avec impatience une demande officielle ? Quelles ne seraient point sa douleur, son indignation devant l'attitude silencieuse et embarrassée de son amie ? Comment excuser, comment expliquer un tel outrage ?... Car enfin, c'était bien le plus sanglant des affronts que cette retraite.

L'infortunée Eglantine maudissant son neveu, Julienne, les circonstances imprévues, l'implacable destin, la fortune ennemie etc. etc. etc. n'osait quitter sa chambre.

Madame de Moirs vint l'y trouver en peignoir rose et des roses sur les joues et des roses dans le sourire. Elle tenait à la main une lettre teinte de rose :

« C'est de Collinet, ma chérie. Elle nous rappelle en hâte ; Loché plein de monde ; impossible de suffire seule aux exigences du moment. Baron de Vaux numéro deux nous revient et... titre authentique, succession toute récente... et pas corse ! Nous partirons ce soir. Merci de ton hospitalité... tu nous as vraiment reçus de ton mieux. C'était gentil ; d'ailleurs nous sommes peu difficiles. »

Plus de riants matins ; plus de chaudes soirées ! les nuages plombés tombent lourdement dans le ciel assombri ; la nature prend le deuil des vivantes saisons ; le sommeil de la mort l'envahit peu à peu ; les asters mélancoliques, les pâles chrysanthèmes ont passé comme les roses de Juin, comme les primevères d'Avril et les feuilles sèches commencent à joncher le gazon des grands bois.

La petite ville aussi s'attriste et fait silence. Le départ d'Eudoxie a clos la série des plaisirs et ouvert, pour son amie, une ère de solitude et de morosité. Son salon s'entr'ouvre à peine pour quelques visites assez mal accueillies ; la bonne Catherine blessée par des mots piquants, des allusions désobligeantes n'apparaît maintenant qu'à d'énormes intervalles chez mademoiselle Joubert qui ne daigne plus ni la consulter ni la contredire ; et Gontran dans une attitude de révolte silencieuse et d'amère protestation déserte chaque jour davantage la maison où sa tante demeure en un tête-à-tête maussade avec le chat Muc qui se fait vieux... « Mon journal » lui-même se dérobe aux empressements de l'auteur qui s'intimide en l'abordant.

Le catarrhe endormi menace de se réveiller ; les rhumatismes enrayés s'agitent sourdement... décidément la vie est triste... heureux les morts !

En y songeant, Eglantine se dit que cette semaine brumeuse de novembre leur est consacrée ; elle éprouve le besoin de se réfugier dans leur souvenir et prend le chemin du cimetière.

Les trépassés reposent... mais une religieuse agitation entoure leurs couches funèbres ; les vivants, ceux qui se souviennent, qui regrettent, qui pleurent, enlèvent les feuilles mortes, émondent les arbrisseaux, renouvellent les couronnes et des colloques à demi-voix s'échangent souvent d'une tombe à l'autre.

« Voulez-vous que je vous aide, mademoiselle Julienne ? dit une voix de femme derrière un groupe de stèles.

— Non, Toinette, merci. Je tiens à faire moi-même cette chère besogne.

— C'est juste... ils devinent peut-être là-dessous que vous vous occupez d'eux. Après tout, Mademoiselle, pourquoi plaindre les morts !... ils ne combattent plus, ils ne souffrent plus !... ah ! que leur place me fait envie !... »

Les deux interlocutrices se rapprochèrent. Elles s'assirent sur un tronc de cyprès renversé par la bise et causèrent d'un ton contenu...

Mademoiselle Joubert, distraite dans sa prière, écoutait malgré elle, tandis que deux fils jumeaux lui formaient une cachette impénétrable aux regards.

Elle entendit les doléances irritées d'une jeune femme du peuple lasse des autres et d'elle-même ; sous l'empire de l'amertume intérieure, sa voix avait de rauques intonations ; elle s'élevait par

degrés et de farouches éclats entrecoupaient les doléances...

Un mari qui désertait le foyer domestique pour le cabaret; des enfants presque abandonnés dont la seule autorité maternelle ne suffisait point à réprimer les vices naissants; une belle-mère hargneuse qui ne pardonnait pas à la jeune femme de lui avoir pris son fils, ah! c'était beaucoup, c'était trop! et Toinette succombait sous le fardeau.

« Dieu me punit! concluait-elle; la vieille mère s'opposait à ce mariage et nous avons passé outre... ah! Mademoiselle, comme votre grand-mère a bien fait, comme vous avez eu raison de repousser ce pauvre M. Gontran qui vous aimait au point de renoncer pour vous à l'héritage de sa tante, à sa tante elle-même, à tout l'univers, quoi!

Les deux ifs s'agitèrent à un sursaut d'Eglantine; les choses avaient-elles été si loin?

Taisez-vous, Toinette, taisez-vous!... comment savez-vous cela?

— Tiens! quand je ne le saurais point, ne l'aurais-je pas deviné?... La tante qui voulait absolument une grande héritière bout dans sa bile, c'est évident! le neveu qui vous aime en perd le boire et le manger, ce qui lui fait perdre en même temps la santé, ça se voit de reste. Madame Aubayle... suffit! et vous, pauvre petite sœur des pauvres, joli cher ange du bon Dieu...

La jeune fille faisant taire cette femme avec une douce autorité la rappelait au sentiment de sa propre situation:

Eglantine entendit de religieux conseils, de pieux encouragements, de pathétiques exhortations.

Puisque la faute était commise, il ne suffisait pas d'en gémir: la réparation s'imposait d'elle-même; adoucir la vieille mère par une soumission dévouée... n'y avait-elle pas tous les droits, elle qui avait nourri de son lait, de ses sueurs le fils rebelle?... ramener le mari... ce n'était pas une attache humaine qui la liait à lui... le sacrement donne des grâces célestes pour l'obéissance, la miséricorde, l'amour!... et l'amour n'est-il pas plus fort que le vice, que la dégradation, que la mort même?... Grouper les enfants sur ses genoux, dans ses bras pour leur apprendre à croire, à prier, à sentir le regard divin fixé sur eux... La religion n'est-elle point l'unique sauvegarde du bonheur, de l'honneur des familles?...

Les branches des ifs tremblaient de plus en plus... il s'en échappait comme des exclamations attendries: on eût dit qu'elles allaient brusquement s'écarter pour livrer passage à quelqu'un...

Elles reprirent leur immobilité cependant. Julianne se disposait à partir.

« A ce soir, dit-elle, à ce soir. J'irai faire mes adieux au faubourg.

— Vos adieux?... »

— Oui: grand'mère m'envoie passer un an, deux ans peut-être dans ma famille paternelle... l'air d'ici me fait mal, dit le médecin.... J'ai besoin d'en changer. »

Cette fois les deux ifs s'écarterent violemment et mademoiselle Joubert en sortit les yeux baignés de larmes.

Julianne ne partit pas. Est-il besoin de le dire? et deux ans plus tard, tante Eglantine qu'elle nommait alors « ma tante » comme en ses jours d'enfance, tante Eglantine écrivait:

MON JOURNAL

« Ceci est le dernier volume, la page suprême » mais non in extremis, car je sens la jeunesse » immatérielle, la fraîcheur morale, le printemps » idéal, reflueur dans tout mon être renouvelé... » Mais l'indéfinissable bonheur se passe de l'im- » puissant secours des descriptions incomplètes... et le bonheur indescriptible habite sous » mon toit béni!...

» Ils sont là sous mes yeux attendris, l'époux » généreux au cœur viril, l'épouse idéale aux » chastes sentiments. Le pas ferme du jeune » homme imprime sa trace nette sur le sable humide des sentiers horticoles... la robe bleue » de la jeune femme, c'est singulier comme elle » aime les robes bleues! la robe bleue de la » jeune femme caresse de ses longs plis les » bordures multicolores de pâquerettes mignon- » nes.

» Les deux têtes expressives se rapprochent, » les bras s'enlacent pour servir de vivant ber- » ceau à l'enfant adoré qui sourit et gazouille en » ce nid caressant...

» La tante rajeunie se penche à la fenêtre ob- » servatrice... le regard loyal et reconnaissant du » neveu bien-aimé se lève sur elle; le céleste » sourire de la nièce chérie l'accueille, les bai- » sers séraphiques envoyés par les doigts roses » de l'adorable premier-né lui parviennent en » plein cœur... etc., etc. ! C'était bien la peine de » poursuivre si loin, si longtemps le bonheur » rêvé, pendant qu'il m'attendait ici!

» Je le tiens... il ne m'échappera plus. Fer- » mons le livre terminé.

» Ah! j'oubliais:

» L'irrésistible numéro deux n'était qu'un faux » baron! L'infortunée Jenny, sa frivole et bril- » lante compagne, plaide en séparation!! Son » imprévoyante famille vend la terre patrimo- » niale, le splendide Loché!!!

» Qu'est-ce que cela veut dire?...

» O impénétrable Eudoxie! »

FIN

MÉLANIE BOUROTTE.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

VINAIGRE FAIT AVEC DES MURES SAUVAGES

Prenez des mûres sauvages, cueillez-les avant leur parfaite maturité, lorsqu'elles sont d'un beau rouge; mettez-en une bonne quantité dans un chaudron avec du vin rouge; faites jeter un bouillon; versez-le tout dans un baril, remplissez-le de vin; ajoutez du sel, quelques poivres longs, si vous en avez, bouchez le baril; au bout d'un mois vous aurez de très bon vinaigre.

TERRINE DE LAPEREAU

Après avoir ôté les têtes des lapereaux, coupez-les en quatre et bardez-les de lard. Garnissez une terrine avec des tranches de veau et de

jambon. Faites passer les quartiers de lapereaux au beurre, arrangez-les dans la terrine, avec beaucoup d'épices et de fines herbes, couvrez-les de bardes de lard, et faites cuire à petit feu. Avant de servir, ajoutez un jus d'orange.

PÊCHES FLAMBANTES

Faites un sirop de sucre et mettez-y vos pêches jusqu'à ce qu'elles soient attendries, mais rien de plus; qu'elles conservent leur forme; retirez-les, ajoutez au sirop du sirop de cerises pour lui donner une teinte agréable; posez les pêches dans un compotier qui ne craigne pas le feu, arrosez-les abondamment de kirsch; versez autour le sirop, et allumez le kirsch en servant.

REVUE MUSICALE

Coup-d'œil à travers champs. — M. Guilmant au Trocadéro. — Concerts. — Compositions nouvelles.

Avril, le mois des nids, mai, celui des couvées, juin, le mois des roses, et juillet, celui des moissons de grains, de fleurs, de fruits de toutes sortes, sont déjà passés, et nous n'avons pu encore abandonner complètement la musique, pour nous livrer sans réserve aux douceurs de la vie champêtre.

Assise au bord du ruisseau qui murmure ses gracieuses chansons en arrosant la prairie, nous aurions voulu rendre compte à nos lectrices de ces concerts bien autrement enchanteurs que ceux des villes; de ces insaisissables harmonies que, le soir, on entend, à l'heure où le soleil disparaît à l'horizon, derrière les grands arbres de la forêt.

Est-il bien réel que déjà voici août qui commence ?

Août ! mais si ce n'est pas encore le regret, ce n'est déjà plus l'espérance ! — Nommons-là la réalité, car il amène la réalisation des labeurs

péniblement accomplis; il nous dit que la grange est pleine, que les greniers regorgent d'une riche moisson et que les petits des couvées sont de grands garçons, qui chantent comme père et mère et voltigent tout seuls dans les ramures.

Ceux-là sont les heureux qui, libres de s'envoler où leur désir les entraîne, s'enivrent d'enthousiasme et de poésie. Un brin d'herbe pour abri, une étoile, un nuage pour dôme, ils s'en vont à travers les tièdes brises et le parfum des roses, chercher les joies infinies. Pour eux, la vie, c'est une caresse de leur mère, les feuillages des grands chênes et les fleurs penchées sur la rive. Ils ignorent la science que l'on puise dans ces gouffres brillants qu'on nomme capitales. Là, les oiseaux ne chantent pas; la vie a plus de larmes que de sourires, les enthousiasmes y sont de convention et n'emportent jamais ceux qui s'y agitent au delà des limites de la réalité.

Philosophes insoucients, satisfaits du cercle étroit dans lequel ils se renferment, pour eux la

spiritualité n'est qu'une idée vague, ou plutôt une absence d'idée. N'associant à la nature aucune essence divine, ils placent l'âme dans le cerveau.

On sent quelque chose d'immense, de sacré qui fait venir la pensée de l'Eternité, dans cette nature puissante où tant d'êtres si petits naissent, se meuvent, meurent et renaissent incessamment.

Les oiseaux des bocages, comme les lions des déserts, les insectes, les plantes, les cèdres gigantesques, seuls, sans le secours des hommes, sous le regard de Dieu, se perpétuent depuis d'incalculables jours et nous disent que son œuvre est immortelle. Tandis qu'en face des grands centres de civilisation, où le génie de l'homme accumule les palais, l'or et les plaisirs, le penseur a le cœur serré, en écoutant à travers les siècles futurs une voix qui lui crie : « Tout cela est un travail humain qui croulera, et le passant de l'avenir y viendra contempler des ruines !... »

Nous avons fait un coude énorme pour arriver à l'art musical, en partant des nids jaseurs et des prés fleuris. Il fait si bon s'attarder dans les verts sentiers, et l'hiver sera si tôt venu ! trop tôt, pour ceux qui n'auront pas de feu dans l'âtre !...

D'ailleurs, si parmi les œuvres de la créature il en est qui se rapprochent de l'infini, c'est certainement celles du génie musical. Elles semblent être d'essence divine. Elles sont impalpables, éthérées. Vous pouvez saisir du regard la forme, la couleur, vous les pouvez toucher du doigt. Mais le son ? Il reste insaisissable autant qu'invisible ; il fuit, il s'élève, et seules, l'âme et l'oreille le peuvent suivre et en être frappées.

Nous ne sommes donc pas si loin qu'on le penserait tout d'abord, de notre point de départ, pour parler à nos lectrices des merveilleuses harmonies répandues à profusion sur un public enthousiasmé, par M. Guilmant, dans la salle des Fêtes du Trocadéro. Nous avons en revanche été des premières à exprimer, au début de ses concerts d'orgue, quel avenir était réservé à ce novateur qui popularise des chefs-d'œuvre ignorés, et le plus magnifique instrument qui soit sorti de la main de l'homme.

Certes, il n'était pas difficile d'être devin en ces choses, connaissant la valeur de l'artiste, son énergie et sa persévérante volonté.

Aujourd'hui, la victoire la plus complète et la mieux justifiée a couronné ses efforts ; ses derniers concerts en sont une preuve irréfragable.

Il ne nous est pas possible de donner une analyse détaillée de ces deux séances remarquables, mais nous tenons à dire que M. Guilmant s'est fixé au premier rang de nos symphonistes français en exécutant deux œuvres de sa compo-

sition. Une *Marche-Fantaisie* et une *symphonie* pour orgue et orchestre, pièces de maître, d'un style élevé, grandiose, dont l'effet a électrisé le public.

Ce n'est donc pas seulement la palme de virtuose qu'il faut décerner à M. Guilmant, mais encore celles de novateur et de compositeur.

Le charmant recueil de mélodies de M. Arthur Coquard mérite qu'on s'y arrête. Il se compose de douze morceaux de chant. La note triste domine dans quelques-uns. Ainsi *Lucie* ; *Haï-Luli* ; *Absence* ; *Hélas ! si jeune encore !* semblent écrits sous l'inspiration de la douleur. Mais à côté, on trouve *Mimi-Pinson*, d'une verve comique de bon aloi et d'une originalité rare. La *Berceuse* est d'un autre genre de gaieté, douce et enfantine, avec une jolie pointe de sentiment. C'est frais, c'est rose, c'est gracieux.

Tracées d'une main exercée, ces pages accusent une réelle érudition et font le plus grand honneur à M. Arthur Coquard, auquel il est aisé de pronostiquer d'autres succès.

On remarquera que, dans ce recueil, le musicien a fait preuve d'un goût littéraire qu'il est bon de citer, afin que l'exemple soit suivi. Il n'a choisi ses paroles que dans les grands maîtres de la poésie française, tels que Racine, X. de Maistre, Saint-Maur, Victor Hugo, Alfred de Musset, Théophile Gautier, V. de Laprade.

Les maisons d'éducation feront bien de se procurer chez l'éditeur de ces mélodies, M. Léon Escudier, un *chœur*, à trois voix égales, du même auteur, petite pièce ravissante de grâce et de simplicité. Sa place y est marquée. Il a pour titre : *Petit Enfant, Petit Oiseau*.

Enfin, nous allons pouvoir dire ce que nous pensons de *Melka*, légende fantastique, avec soli et chœurs ; poème très remarquablement versifié par M. Paul Collin, musique de M. Ch. Lefebvre, gloire naissante, mais certaine.

Il suffit de lire ou d'entendre l'*Introduction* et le *Chœur des chasseurs*, pour pressentir que l'on est en présence d'un tempérament lyrique vigoureusement accentué. Cette présomption se change en certitude, dès qu'on arrive au *Chœur des Ondines*, une des plus remarquables pages de la partition. Rien n'est plus joli, plus élégant ni plus savamment écrit que cette pièce. On y est amené par un air de basse d'une très large facture et d'un sentiment musical qui indique que M. Ch. Lefebvre est un symphoniste doublé d'un mélodiste.

Le duo renferme des passages d'un beau pathétique, dont l'effet est encore agrandi par

une orchestration pleine, serrée et admirablement conduite.

Un *Chœur à bouche fermée*, accompagne l'air de la *Reine du Lac*. Il est ravissant, et la transition qui s'opère sur l'accord de septième du ton de si majeur, en quittant celui de si bémol, procure à l'oreille une sensation des plus charmantes.

Le *trio*, véritable page de maître, est écrit avec élan et d'un seul jet. Le style en est largement suivi, quoique dans un mouvement rapide. L'in-

strumentation en est chaude, colorée, riche sans profusion.

Enfin, le *Chœur final*, non moins savamment conduit, est d'un caractère martial et énergique qui en fait une marche des plus brillantes.

Du reste, cet ouvrage a été exécuté et acclamé comme il mérite de l'être, notamment par la *Société chorale d'amateurs*, que dirige avec tant de supériorité M. A. Guillot de Sainbris. — On le trouve chez l'éditeur Hamelle, ancienne maison Maho.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Eh ! oui vraiment, c'est déjà le premier août, le premier août 1881 !

Il me semble être encore au premier janvier ; mais le premier janvier a passé vite ! Ainsi a fait le Carnaval avec ses grelots ! Ainsi a fait le Carême avec ses austérités ; ainsi a fait Pâques avec ses réjouissances ; ainsi a fait le mois de Mai avec ses roses nouvelles et ses cantiques anciens ; ainsi a fait Juin qui a commencé à repeupler Paris ; ainsi a fait aussi Juillet qui le voit presque veuf de Parisiens... Tandis que le temps passe si vite, nous passons de même et nous voici au premier Août, jour de la fête de Sainte-Sophie dont le nom signifie Sagesse. Je n'ai pas la prétention de t'apprendre cela, ma Florence, à toi qui sais tout... ou presque tout. Tu n'ignores pas non plus que la sainte veuve canonisée sous ce nom par l'Eglise avait donné celui des vertus théologales à ses trois filles ; sainte Foi, sainte Espérance et sainte Charité. Comme elles devaient savoir bien croire, espérer, aimer ! Elles surent de même subir le martyre avec leur mère, à Rome, sous le règne d'Adrien... Aujourd'hui, ma Florence, verrions-nous beaucoup de mères et de filles marcher volontiers ensemble vers le supplice ?..

Nous savons endurer bien des supplices, le sourire aux lèvres, cependant : celui du « corps baleiné » entre autres, du ficelage, des hauts talons, des faux cheveux, etc. Nous sommes héroïques pour braver l'ardeur du soleil, la taquinerie des mouches, l'inondation de la poussière dans une enceinte de pesage ; nous restons de

longues heures sur la brèche d'un bal, aux feux des lustres qui nous brûlent les yeux, aux sons de l'orchestre qui nous martellent le cerveau, à respirer une atmosphère viciée ou plutôt à ne pas respirer du tout ! Nous supportons, parfois, avec une admirable intrépidité, un stoïcisme antique, les tortures d'autrui ! Nous battons même des mains quand le cerf pleure, que le sanglier pille les piqueux, que le taureau éventre le cheval ou que le picador râle dans l'arène ! Héroïques jeunes filles que nous sommes !..

Mais si nous savons veiller, en revanche, il nous est impossible de nous lever de bonne heure, pour assister à une messe matinale, suivre la charmante et poétique procession des Rogations.

Si la fatigue du plaisir nous laisse debout, celle du travail nous fait reculer !..

Si nous disons, au milieu des mille gênes du monde, au milieu des cent mille persécutions de la mode « douleur, tu n'es qu'un mot » nous fuyons l'ennui d'une visite à quelque vieille femme sourde ou rabâcheuse ; la longueur d'un sermon qui nous ferait bâiller ! notre santé capricieuse, si forte à certains jours, si débile quelquefois, ne peut résister à l'abstinence, au jeûne, aux sérieuses pensées, au recueillement, à la solitude !

Si les drames sanglants de la forêt et du cirque nous exaltent, nos nerfs délicats, notre sensibilité féminine se révoltent devant les affreuses laideurs de la misère, de la maladie, du malheur ! et nous détournons nos yeux et nous écar-

tons nos pas de la misère, de la maladie, du malheur !

Mais pendant que ma plume court, le temps fait de même, et le premier Août va passer à son tour comme ses devanciers ; déjà j'entrevois l'aurore du 12... c'est la fête de Sainte-Claire... Cette sainte-là n'offrit point sa tête au glaive du bourreau, ses membres aux ardeurs du bûcher, à l'écrasement de la roue, mais elle se voua tout entière à l'obéissance, au renoncement, au sacrifice. Fille de grande maison, destinée aux splendeurs, aux gloires terrestres, elle ne voulut embrasser que la croix ; elle n'épousa... que la pauvreté.

Eh, bien ! Florence, à mon avis, cette incassante mort qui dure tout une vie, cette obscure immolation de toutes choses, qui a Dieu seul pour témoin, est plus difficile que l'abord du billot, que l'ascension du bûcher au grand soleil, sous les mille regards de la foule haletante. Une grande, éclatante, héroïque action est bientôt faite, et beaucoup de gens l'accompliraient à leur jour, portés par les circonstances ; mais un incessant chapelet de petites œuvres, de petits mérites à égrener dans le secret, comme c'est méritoire ! comme cela demande un amour de Dieu pur de tout mélange humain !.. C'est aussi plus à notre portée, plus pratique, comme on dit aujourd'hui ; et pour imiter cela, il n'est pas nécessaire de nous ensevelir au fond du cloître : notre famille, nos amis nous offrent assez d'occasions de mortifications, de renoncements, de dévouements obscurs, pour que nous devenions de vraies saintes si nous en saisissons seulement la moitié !..

Quant à épouser la pauvreté... mon Dieu, quel frisson général à ce seul mot !

Vous l'épouserez, pourtant, mes petites amies, vous qui encensez le yeau d'or et qui, d'avance, donnez votre cœur ou ce qui se trouve à sa place au mari qui l'achètera le plus cher. Vous épouserez la pauvreté parce que vos désirs croîtront toujours, à mesure qu'ils seront satisfaits ; parce que la satiété vous créera des besoins sans cesse renaissants, comme le foie de Prométhée dont le bec du vautour n'a jamais pu venir à bout ; parce que si vous possédez une maison, il vous faudra un château et que si le château vous est donné, un palais vous semblera seul digne de vous, et encore ! oh ! les pauvres petites pauvresses que vous ferez, mes chéries ! car vous ne serez point pauvres en esprit, bien au contraire !

C'est pourtant si facile d'embrasser cette pauvreté-là : il ne faut qu'un peu de bon sens, un peu de cœur.

Il est vrai que cela n'est pas donné à tout le monde, bien que chacun de nous se croie en possession de ces avantages.

Sainte Hélène, dont l'Eglise célébrera aussi la fête, le 18 de ce mois, Saint-Hélène, première

femme de Constance Chlore, qui devait la répudier pour épouser la fille de Maximin, sainte Hélène, que son fils Constantin, devenu empereur, salua du titre d'Impératrice, sainte Hélène connut, au faite des grandeurs, au comble de l'opulence, cette pauvreté selon Dieu. Elle avait des palais pour demeure, mais ce n'était pas son cœur qui les habitait : « le zèle de la maison de Dieu la dévorait » de ses pieuses mains, elle élevait un temple au Dieu du Calvaire, au lieu même de son supplice, et sa récompense surgissait du sol sacré sous la forme de la vraie Croix découverte par ses soins.

Sainte Hélène bâtissait une église, sainte Claire fondait des abbayes, sainte Sophie était choisie pour patronne de la basilique admirable édifiée par Justin et Justinien, à Constantinople. Pour nous, ma Florence, je ne pense pas que nous attachions jamais notre nom à quelque monument célèbre. Mais, si cette gloire nous manque, il en est une autre à la portée de chacune de nous... un édifice nous est confié, à nous aussi : le foyer domestique. A nous de le construire, de l'embellir, de le garder. Ainsi fais-tu, ma chérie, ainsi font ou feront toutes nos chères lectrices, je le suppose. Mais pour embellir son foyer, pour s'y plaire, il faut l'aimer... et pour l'aimer, il importe de le quitter le moins possible... Que de femmes le désertent, cependant ! C'est qu'elles n'y sont pas retenues par les deux liens qui le rendent précieux : le sentiment du devoir, la tendresse conjugale...

Parmi celles-là, beaucoup se sont mariées pour s'appeler madame, porter des diamants et gouverner une maison. Le mari était l'accessoire, le prétexte à tout cela, et pour bien remplir son emploi, une seule qualité lui suffisait : la richesse. Mais, l'on s'accoutume vite à la richesse et l'on ne s'habitue pas à la sottise, à la vulgarité, à cent autres choses plus graves encore, que ces femmes-là découvrent bien vite chez leurs maris de hasard... Elles n'ont pas consulté Dieu pour le choisir ; elles ne le consultent pas davantage pour se consoler. Aussi, ne se consolent-elles point, elles s'étourdissent. Nous assistons chaque jour aux conséquences de ces étourdissements !

Nous avons même, en ce moment, sous les yeux, l'acte final d'étourdissements prolongés, qui amènent Madame *** devant le tribunal où elle plaide en séparation contre un mari qui ne demandait que cela. Si tu veux remonter au déluge avec moi, je te raconterai l'histoire de ce mariage ou plutôt cette tragi-comédie.

PROLOGUE. — Une vieille dame prend son café au lait, gratte son perroquet, peigne son chat. Le café a trop de chicorée, le perroquet trop d'exigences, le chat trop de... La dame se décourage et s'ennuie : « Si je mariais Viviane pour me distraire ? pense-t-elle. Elle découvre à Viviane un certain comte qui vient d'on ne sait

où; elle en écrit aux parents de Viviane qui consultent leur fille; celle-ci trouve le titre et la fortune à sa convenance; tout se brasse et se bâcle par correspondance; il n'y manque plus que « l'entrevue » un dernier préjugé qui finira par disparaître.

PREMIER ACTE. — Un buffet de gare. C'est là que l'entrevue aura lieu pour dérouter les amis et les ennemis. On ne s'est jamais vu, mais l'on s'est arrangé de manière à se reconnaître quand même.

Viviane et ses parents arrivent les premiers et s'assoient à la table d'hôte. Aussitôt un monsieur blond survient... le comte est blond... c'est lui! Il salue s'assied, se met à manger. Il mange! comme il joue bien son rôle; nul ne devinerait un amoureux à ce bel appétit. — Entrée d'un autre monsieur blond qui presse les mains du premier venu en l'appelant avec une affectation joyeuse: monsieur le comte.

« Plus de doute! » pense le père de Viviane. Ce gendre-là me produit bon effet; du premier coup d'œil on voit qu'il est riche. »

« Plus de doute! » se dit la mère de Viviane. Ce gendre me flatte; il a de grandes manières. A première vue, on devine un gentilhomme. »

« Plus de doute! » s'écrie intérieurement Viviane elle-même. Pourvu que je plaise à un homme aussi riche et aussi noble! »

Et voilà le père, la mère et l'enfant qui acceptent dans leur cœur cet inconnu.

« C'est égal; il mange! il mange! remarquent-ils. Effet de timidité sans doute; encourageons-le. »

Ils l'encouragent.

Le comte répond aux encouragements.

Dessert, café, liqueurs.

Le comte s'encourage lui-même par un petit verre de chartreuse, suivi de quelques autres.

Le père, la mère et la fille attendent la déclaration. Elle va éclater...

Le comte se lève ému visiblement.

« Mesdames, Monsieur, dit-il, honorez-vous ce soir les murs de cette ville de votre présence? »

Le père, la mère et la fille se regardent ébahis.

« Si vous devez honorer ce soir les murs de cette ville de votre présence, continue le noble étranger, daignez prendre quelques billets pour la représentation à mon bénéfice: je joue le comte Ory. »

Tableau!!!

DEUXIÈME ACTE. — Le comte Ory a disparu. Le vrai comte apparaît. On le prend d'abord pour un marchand de lunettes; mais tout s'éclaircit, et...

Bah! je ne continue pas, Florence; la suite et la fin sont trop noires.

Si les préliminaires d'un mariage sont rarement aussi bouffons, conviens du moins qu'on les voit souvent aussi légers? Quoi d'étonnant alors si les choses tournent mal?

Aussi quand je me marierai... Mais je ne me marierai pas, Florence; je manque absolument de temps pour cela; le *Journal des Demoiselles* est si absorbant!

Liée à ce maître et seigneur, je lui dérobe cependant le temps de t'aimer et de te le dire, que tu sois encore ou non au fond de ton châtaignier.

A toi, JEANNE.

ÉNIGME

Tour à tour on me voit un adverbe de temps,

Un chef tartare, — une cité normande :

Notre-Dame de Délivrande

A comblé de bienfaits ses pieux habitants,

— Je suis encor l'asile où repose une armée :

Là, de feux innocents s'exhale la fumée ;

Soit avant, soit après le fracas du canon,

Là résonnent trompette et tambour et clairon,

Réglant lever, coucher, la soupe, l'exercice,

Jusqu'à ce que soudain la vedette avertisse....

— Lorsque vous me doublez j'offre un autre danger :

Des réputations point ne suis ménager :

Je régné dans la rue, à la loge, à l'office,

Et jusques au salon j'exerce ma malice;

J'exagère le mal; je l'invente souvent.

Je me propage avec l'agilité du vent....

En se rendant l'auteur d'un fléau si funeste.

On compromet sa place au royaume céleste

MOTS EN CARRÉ

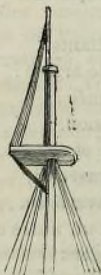
Minuit sonne; le train fuit entre les vieux saules.
 La voyageuse rêve au vêtement de bal
 Qui doit laisser à nu ses neigeuses épaules
 Sous les lueurs du lustre aux fleurons de cristal.
 Le noir Turco revoit cette cité du Maure
 Gardée au bord des flots par deux caps à la fois;
 L'écolier qu'une soif d'aventures dévore
 Du marin de Dunkerque, efface les exploits.
 Et l'homme des vergers introduit dans l'écorce
 Un jet mystérieux, philosophal rameau
 Qui, dans ses songes, rend aux arbres morts la force
 Et change en pomme d'or les fruits noirs de l'ormeau.

MOSAÏQUE

Ce fut à Larouillies, village au sud d'Avesnes, que, pour la dernière fois, une déclaration de guerre se fit par le ministère d'un héraut. Louis XIII, décidé à rompre avec l'Espagne, dépêcha à Bruxelles, en mai 1635, son héraut d'armes, Jean Gratiolet, sous le titre d'Alençon, accompagné d'un trompette, et portant la cotte d'armes

fleurdelisée, pour déclarer la guerre au cardinal-infant. Ce prince tarda à le recevoir; le héraut s'acquitta de son message dans les rues de Bruxelles, et revint sur ses pas. Arrivé à Larouillies, il y planta un poteau et y afficha la déclaration, aux bruyants éclats de la trompette.

RÉBUS



Les mots en carré de Juillet sont : Art, Roi, Tir.

Explication du Rébus de Juillet : Les babillards sont les larrons du temps.

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY